

ARMAND LACROIX

2° D. B.



DE TOULON

A

CASABLANCA

L'AVENTURE D'UN " EVADE de FRANCE "

LE CHEMIN DE LA LIBERTE , DU DEVOIR , DE L'HONNEUR



" ILS CHOISIRENT LA PERILLEUSE AVENTURE DES PYRENEES POUR L'HONNEUR DE SERVIR "

( Maréchal De Lattre de Tassigny )



DE TOULON

A

CASABLANCA

L'AVENTURE D'UN " EVADE de FRANCE "

LE CHEMIN DE LA LIBERTE , DU DEVOIR , DE L'HONNEUR



" ILS CHOISIRENT LA PERILLEUSE AVENTURE DES PYRENEES POUR L'HONNEUR DE SERVIR "

( Maréchal De Lattre de Tassigny )

Armand LACROIX .  
422.A. Route du Colombier  
83200 - Le Revest .  
T.04.94989122 .

Le Revest , ce 18 août 1997

A René GACON , Président de la Section du Var de  
de L'Union Nationale des Evadés de Guerre .

Mon cher René , tu m'as réclamé le récit , les motivations de mon évasion . Tu l'auras voulu . Je ne changerai pas une virgule , un iota de mon récit . Les écrits insérés sont laissés à la responsabilité de leur auteur . Certains de mes propos , de mes jugements pourront paraître excessifs , mais ils représentent exactement les sentiments que je ressentais à l'époque .

#### UN ITINERAIRE DE VOYOU .

Voyou . C'est ainsi que fin 1942 , début 1943 , les toulonnais bien pensants , maréchalistes prudents ou franchement collabos , qui me surprenaient dans mes inavouables activités , en particulier lorsque je traçais , sans vraiment me gêner , des "V" sur leurs portes ou sur leurs murs , me qualifiaient .

Comme tu le sais , je suis comme toi un bon savoyard de vieille souche , né à l'ombre de notre château ducal , Rue Juiverie tout en n'étant pas israélite , de bonne famille bourgeoise . Mon grand-père maternel était le P.D.G. , propriétaire-fondateur , des Fonderie et ateliers mécaniques GIROUD à Pontcharra sur Bréda et mon grand-père paternel , descendant d'une longue ligne de Maîtres Meuniers , ayant choisi de devenir Capitaine des Douanes , avait après sa retraite occupé les charges et fonctions de Conseiller Municipal et administrateur des Hospices Civils et de la Caisse d'Epargne de la bonne ville de Thonon les bains .

Mon père , honnête comptable , avait été amené pour des raisons de santé , à émigrer en 1938 de notre bonne vieille Savoie à Toulon et à s'installer dans une villa au quartier du Jonquet , aux pieds du Mont-Faron .

J'étais donc un garçon bien élevé , fils unique , éduqué chez les maristes , assez solitaire dans ce pays inconnu , à la mentalité si différente , et mes jours de congé , mes loisirs consistaient à escalader , parcourir , explorer les pentes toutes proches du Mont-faron . Atavisme savoisien sans doute , je le fais encore à 70 ans .

Les tristes événements de notre débauche matérielle , militaire , morale de 1940 étant survenus , nous écoutions comme une bouffée d'air pur , comme la voix de l'espoir , tous les soirs , la radio de Londres . Mon père rappelé à 29 ans sous les drapeaux en 1914 , ayant fait toute la guerre comme sergent dans un régiment d'infanterie , croix de guerre , médaille militaire , deux fois blessé , Verdun , e.t.c. , avait d'abord cru au Maréchal , mais , dès Montoire , il avait renié son ancien chef . C'est donc dans cet état d'esprit , pro-gaulliste , pro-allié que nous vécûmes péniblement les premières années d'occupation dans la zone dite " nono " , prétendue libre .

J'abrège .

Vint la nuit du 26 au 27 novembre 1942 . Le " Camp retranché de Toulon " était la seule partie du territoire métropolitain encore non occupée . Notre marine s'y trouvait au complet ainsi que de nombreuses troupes de l'armée d'armistice qui s'y étaient repliées . Toutes les casernes étaient bondées , tous les forts avaient reçu des garnisons pléthoriques . Les allemands étaient postés à

Ollioules et à La valette .

Dans cette nuit du 26 au 27 , vers cinq heures du matin ils investirent la place . Pas un seul coup de canon , pas un seul coup de fusil ne fut tiré contre eux , la honte . Je fus réveillé par des explosions qui étaient tout simplement produites par les charges destinées à détruire les canons et saborder les navires .

Bien entendu , je me levais et de ma propre initiative je grimpais sur les pentes toutes proches du Faron pour avoir une vue sur la ville et sur la rade . Je m'installais sur les glacis du Fort Rouge situé à mi-pente sur l'extrémité ouest du Mont faron .

Il faisait nuit noire et j'apercevais seulement des lueurs accompagnées de bruits sourds provenant de la rade .

Dans mon innocence je pensais qu'il s'agissait des tirs des canons des navires français ripostant à leurs agresseurs allemands Ou encore , d'une flotte alliée venant d'Afrique du Nord pour aider la flotte de Toulon à s'échapper .

Le jour s'étant levé , je constatais qu'il n'y avait pas le moindre navire allié au large , que les explosions se situaient au niveau des points d'ancrage des navires français , qu'elles étaient accompagnées d'importantes colonnes de fumée . Je distinguais les mâts inclinés indiquant que les navires avaient coulé et reposaient sur le fond . Je finissais par comprendre , douloureusement , qu'ils ne s'étaient pas défendus mais tout simplement sabordés . Encore une fois , Honte , Honte , Honte .

Assis sur les roches formant le glacis , j'étais rivé à mon poste d'observation .

Au dessus de moi , le Fort-Rouge était silencieux comme s'il était inoccupé .

Vers neuf heures du matin , je vis arriver , s'engageant sur la route appelée " Chemin du Fort-Rouge " - et qui porte toujours le même nom - une colonne composée d'une automitrailleuse , suivie d'une voiture découverte et d'une colonne d'environ trente soldats allemands à pied .

Lorsque l'automitrailleuse arriva à ma hauteur . Du glacis où j'étais posté , je la dominais en hauteur et me trouvais à environ 60 mètres à vol d'oiseau , elle s'arrêta et un militaire en casquette , un officier qui se trouvait dans la voiture découverte , se leva et m'interpella par voix et par gestes , m'invitant à descendre . Je me levais sur mes cailloux , et d'un geste de la main droite que je portais d'abord à mes yeux et ensuite en direction de la rade ( que lui ne pouvait pas voir mais devinait ) , je lui fis comprendre que je regardais . Il insista . Je renouvelais mon geste ne manifestant pas la moindre intention de descendre . A la fin , ayant sans doute jugé que je n'étais pas dangereux - un gamin - il s'inclina , me faisant signe que je pouvais rester et donna l'ordre à la colonne de reprendre sa route .

Je perdis de vue la colonne qui s'était engagée dans les lacets de la route conduisant au fort , et aussi au sommet du faron .

Immédiatement , je me posais des questions : " mais , que font-ils la dessus ? . ( La garnison du Fort ) . S'ils avaient tiré , ils anéantissaient la colonne " .

Je ne m'inquiétais pas de ma position inconfortable si il y avait eu combat , placé entre deux feux , je rageais contre la passivité incompréhensible de la garnison .

J'attendais au moins que " ça claque " lorsque la colonne arriverait devant la porte du fort . Les minutes passaient , rien . Peut-être pensais-je , se dirigeait-elle , ignorant le fort , vers le sommet du faron .

Au bout d'environ 3/4 d'heure , je vis réapparaître dans les lacets de la route , redescendant , l'automitrailleuse suivie de la voiture découverte avec l'officier et .....d'environ 150 matelots français décontractés , précédés par les gradés et les officiers ,

l'ensemble marchant au pas de route , encadré par quelques soldats allemands , ces derniers tout à fait sécurisés , l'arme à la bretelle , une promenade .

Ce n'était pas vrai . Je ressentis comme une montée de chaleur , des bouffées de rage .

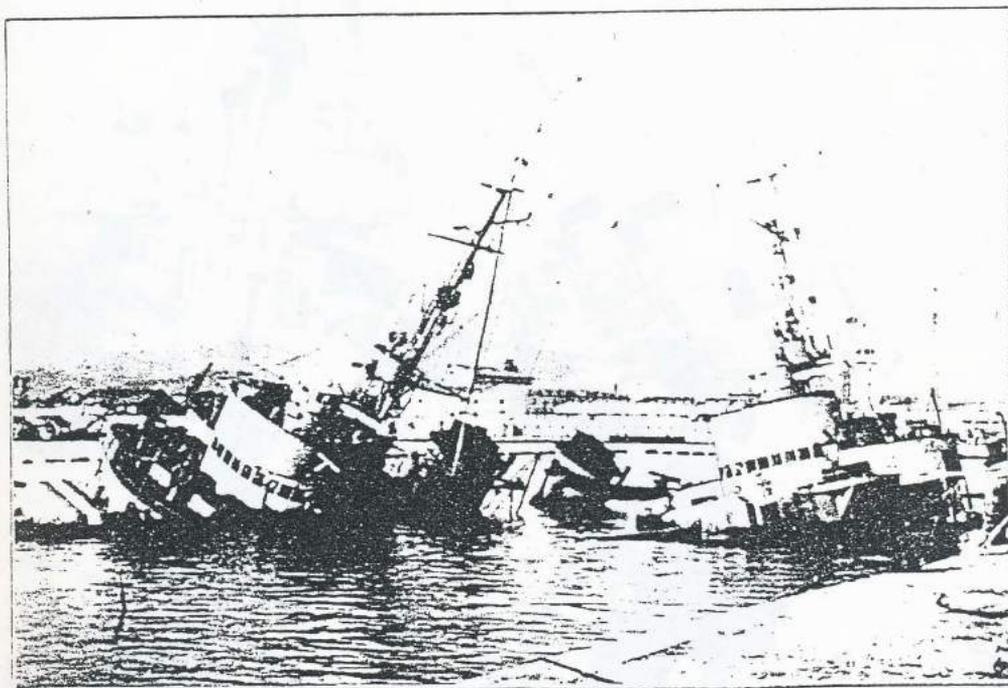
J'invectivais mentalement ce lamentable troupeau .

Mentalement , avec des mots pensés , choisis . Cause , ma bonne éducation bourgeoise et mariste : " Lâches , Traîtres , Misérables " . Ce s-erait à présent , mon éducation s'étant profondément dégradée , je penserais : " Fumiers , salopards , pourris " .

N'en pouvant supporter davantage , je quittais mon glacis , blessé , écoeuré , révolté . C'est ainsi que j'ai vécu ce sabordage où la deuxième flotte mondiale , intacte , n'a même pas tiré un Seul coup de canon pour au moins sauver l'honneur .

C'est ce comportement qui a motivé mon engagement futur . Si les hommes , les soldats en âge de combattre avaient fait leur devoir , je n'aurais pas été tenté , je n'aurais pas eu la rage de les remplacer . A quinze ans , j'aurais poursuivi sagement mes études .

Dans les jours qui suivirent , je me hasardais à me rendre à Toulon et je pouvais contempler le lamentable spectacle de nos beaux navires sabordés , reposant sur le fond , devenus des carcasses encombrant la rade et les quais .

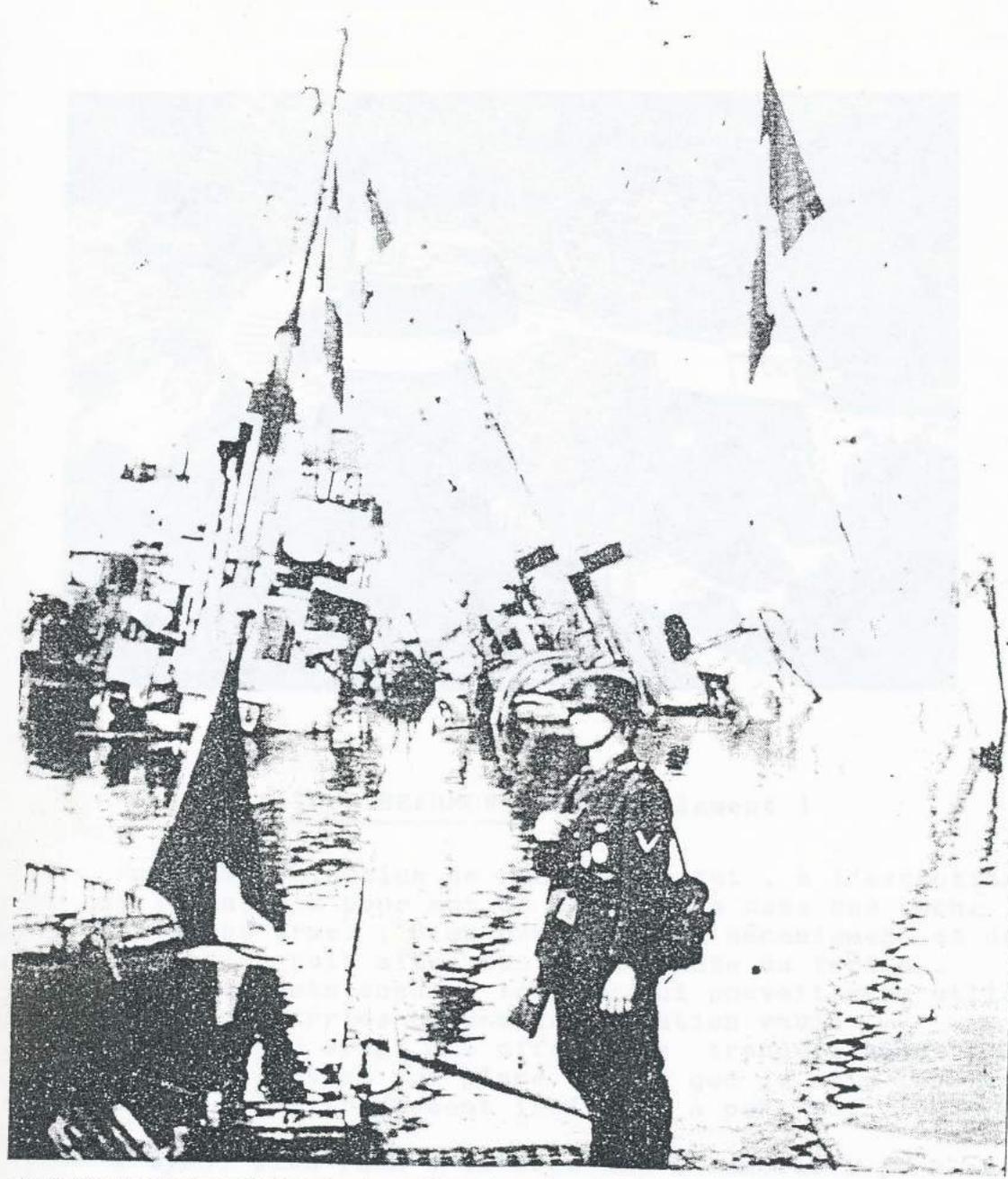


### CONTRE-TORPILLEURS

Je croisais des militaires allemands , promeneurs décontractés , arpentant en touristes le quai Cronstadt , rebaptisé " Qai Maréchal Pétain " . Bravo . Et nouvelle ignominie , je constatais que les tenanciers des nombreux magasins de souvenirs ayant façade sur le quai , proposaient à ces " Touristes " de petites pochettes contenant une dizaine de photos des navires sabordés . Tristes individus , triste population , triste marine , triste ville , j'étais totalement révolté .

Je ne savais pas ce que j'allais faire , mais je décidais de passer à l'action . Dans ma tête , je prenais déjà le maquis , je passais à la " dissidence " , le combat commençait pour moi .

Le 26 novembre  
**LE SABORDAGE DE LA FLOTTE A TOULON**

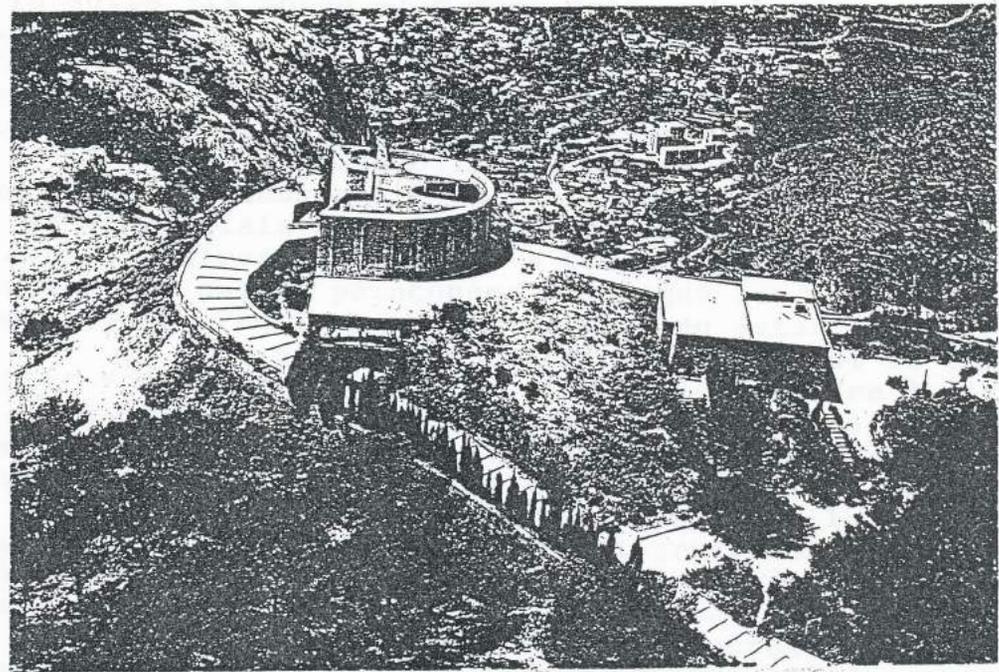


*« Le suicide le plus lamentable et le plus stérile qu'on puisse imaginer ». (Général de Gaulle - Mémoire)*

Que faire ? . Me procurer une arme et tuer un allemand ou un collaborateur . Ce n'était pas dans ma mentalité , par contre , saboter , oui .

Dans les jours qui suivirent , j'explorais mon terrain de prédilection , le Mont Faron .

Je montais jusqu'aux forts et je constatais que la " Tour Beaumont " , qui avait une garnison du temps des français , n'était pas occupée par les allemands ou les italiens . Les portes étaient grandes ouvertes , lorsque les français l'avait abandonnée , tout avait été laissé en désordre , des armes avaient même été abandonnées , des fusils , des révolvers traînaient de-ci de-la .



LA TOUR BEAUMONT ( Actuellement )

Ma première action de résistance fut , à l'exception d'un révolver que je gardais pour moi et camouflais dans une cache , de ramasser toutes ces armes , d'en démonter les mécanismes et de jeter ces derniers dans un puit situé dans l'enceinte du fortin .

Je saccageais ensuite tout ce qui pouvait être utile , en particulier les tuyauteries et une installation radio .

Ces actions ayant été effectuées tranquillement à la masse à la barre à mine trouvées sur place , sans que je sois inquiété , La Tour Beaumont était totalement isolée et à part moi , personne ne s' manifestait

N'ayant plus rien d'intéressant à démolir , je m'apprêtais à abandonner le secteur et à chercher un autre champ d'activité , mais pour enterrer avec la Tour Beaumont , je coupais les fils de la ligne téléphonique la reliant aux autres forts .

Vite pensé , vite fait et je rejoignais rapidement la vallée en dévallant les pentes rocailleuses du faron .

## LES TRACTS .

Les avions alliés ayant survolé la région toulonnaise et lancé des quantités de tracts , ce fut pour moi une nouvelle occasion d'activité . J'allais les ramasser dans les vignes et les champs du côté d'Ollioules et de Sanary pour ensuite aller les glisser dans les boîtes aux lettres des beaux quartiers toulonnais .

Alors que je faisais ma distribution , discrètement , dans les rues avoisinant la place de La Liberté , je constatais que de nombreuses voitures ( de maître ) , allemandes et italiennes , se garaient en face du Grand-Hôtel en bordure de l'allée nord de la Place et qu'il n'y avait pas de surveillance particulière .

M'enhardissant pour faire un beau coup , je me procurais un poinçon de cordonnier , et un jour suivant , attendant le moment favorable , innocemment , passant le long des véhicules , je crevais à la suite six pneus d'un même côté . Une voiture allemande , deux voitures italiennes . je m'éloignais ensuite sans précipitation du lieu de mon exploit . Je préférais ne pas le renouveler les jours suivants au même endroit . ( Le Grand-Hôtel avait été réquisitionné par les autorités occupantes pour y installer leur état-major ) .

Je ne renonçais pas pour autant à ma nouvelle spécialité de poinçonneur de pneus qui était à l'époque particulièrement handicapante . Je m'orientais vers les voitures des collaborateurs confirmés , économiques ou autres , les seuls à pouvoir encore rouler à Toulon . Ne me contentant pas de poinçonner , lorsque les circonstances s'y prêtaient , je perfectionnais mon ouvrage en estafilant .

J'avais ciblé tout particulièrement la camionnette d'un " Chef " du S.O.L. ( service d'ordre légionnaire ) , la future milice . Ce dernier , à la fois fonctionnaire dévoué à Vivhy et , par sa femme , propriétaire d'un restaurant faisait sa tournée en uniforme S.O.L. chez les maraîchers du Jonquet , d'Ollioules , de La Valette , e.t.c. , se ravitaillant en abondance au prix de la taxe en légumes , volailles , alimentant son restaurant et proposant d'excellents repas aux prix du marché-noir . Je me suis permis de poinçonner généreusement , à plusieurs reprises , les pneus de sa camionnette .

Je tairai le nom de ce personnage , actuellement décédé mais ayant encore de la famille . . A la libération , il était devenu très riche et propriétaire d'hôtels . Il était aussi devenu un " héros " s'étant engagé au passage dans la Première Armée et ayant fait campagne jusqu'au Danube . C'est ça l'histoire véridique . L'individu était aussi revenu couvert de médailles . Il en était toutefois une qu'il n'osait plus arborer , la Francisque qu'il avait bien mérité comme Chef S.O.L. sous le régime vichyste .

Mon action anti-pneus n'était pas dérisoire . Elle faisait très mal à l'époque en raison de la pénurie . Même auprès des collaborateurs bien placés pour se faire accorder des avantages .

D'autre part , elle devait les inciter à réfléchir sur un avenir qui commençait à s'annoncer pour eux incertain , d'autant plus que je plaçais sur les pare-brises un petit papier sur lequel j'avais tracé en lettres d'imprimerie : " Attention . sinon bientôt vous rendrez des comptes " . J'avais d'abord pensé écrire : " Vendus . douzes balles dans la peau " mais ma bonne éducation mariste m'avait fait choisir l'autre formule .

J'étais mes activités dans le temps , profitant de mes jours de congé , repérant bien les lieux , préparant soigneusement mes opérations , pistant mes " Collabos " , étudiant leurs itinéraires frappant , poinçonnant , au moment le plus favorable .

Je m'étais décidé à regraver le Faron pour m'aérer et aller voir où en était la situation à la Tour Beaumont . Rien de changé sauf que les fusils , ou du moins ce qui en restait , avaient été ramassés . L'ouvrage était toujours abandonné et ouvert aux quatre vents . Il y avait même une vaste casemate , accessible , où étaient entassées une centaine de caissettes . J'en ouvrais une et je constatais que zinguée à l'intérieur , elle contenait trois bombes d'avion à ailettes

L'idée me vint d'entasser un bûcher contre les caissettes et d'y mettre le feu . N'ayant pas d'allumettes sur moi , je remis cette opération à plus tard , je ne l'ai pas réalisé .

Constatant , avant de quitter le fortin , que la ligne téléphonique le reliant à la vallée était toujours coupée , j'en déduisais qu'elle ne communiquait pas . Une nouvelle idée me vint . Pourquoi dans la lancée de mes activités patriotiques , n'en pas scier quelques poteaux . Le lendemain , muni d'une scie égoïne , je me mettais à l'oeuvre sur les pentes du Faron .

J'en étais à mon sixième poteau lorsque je fus surpris par un " brave homme " qui ramassait du bois mort . C'était un italien d'environ cinquante ans , plutôt sympathique , qui habitait le quartier donc me connaissait de vue , et qui me dit , avec son accent d'outre-monts : " Petit voyou , mascalzone , tu n'as pas honte , tu vas voir , je vais te signaler aux italiens " .

La situation était sérieuse . Allait-il le faire ? . Je vivais quelques jours dans l'inquiétude sans que rien ne se passe mais , tout de même , je pus lire dans le journal " La République du Var " du deux février 1943 un communiqué du Préfet . C'était rarissime à cette époque que le Préfet fasse paraître un communiqué dans la presse .

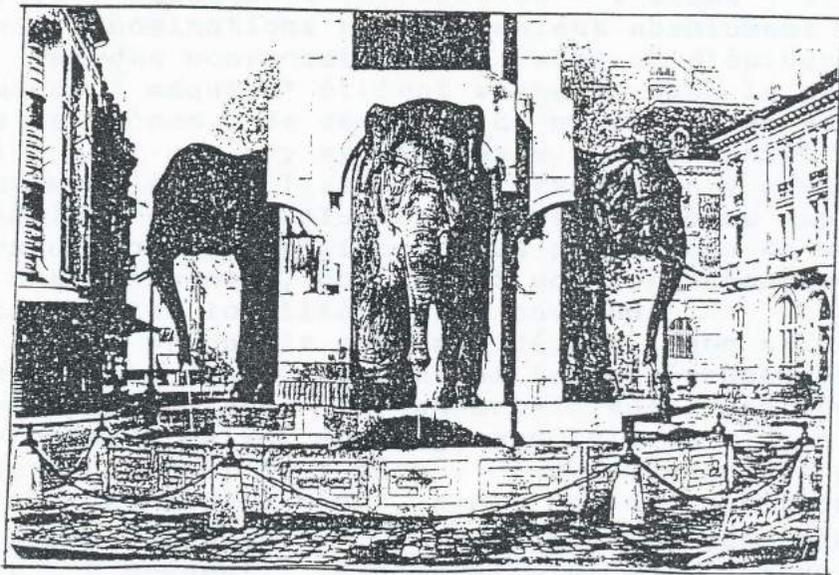
Sous le titre : " Appel du Préfet du Var à la population " on pouvait lire . Je cite quelques extraits : " Le Préfet a été informé par le Haut Commandement Italien des dispositions suivantes :..... les personnes surprises en train d'endommager les lignes téléphoniques militaires de quelque manière que ce soit .....seront arrêtées et traduites devant le Tribunal Militaire de Guerre .....les militaires qui les surprendraient sur le fait ont ordre d'user de leurs armes contre ces saboteurs ....." .

J'ignore si ce communiqué me concernait personnellement mais tout de même , six poteaux consciencieusement sciés . A l'époque , il ne devait pas y avoir beaucoup de toulonnais se spécialisant dans ces activités sportives , bucoliques et patriotiques .

De toute manière , j'étais heureux , fier , honoré de mériter des italiens le titre de " Saboteur " . C'était pour moi comme une première citation .....à l'ordre du Haut Commandement Italien .

Je commençais par me sentir un peu " surveillé " , et puis l'air de Toulon , déjà naturellement malsain , empuenti par les odeurs du sabotage , me convenait de moins en moins .

La vue aussi . Ce cimetière de navires aux mâts inclinés dont on ne pouvait même pas penser , dire , qu'ils avaient sombré dans un glorieux combat . Avec l'accord de mes parents , je décidais de rejoindre ma Savoie natale .



CHAMBERY , La Fontaine des Eléphants  
Dite " Les Quatre sans Cul "

Arrivé à Chambéry , quelle joie de revoir les " Quatre sans Cul " , je me faisais héberger à la fois par ma nourrice qui habitait au coeur de la ville , Place saint-Léger , à quelques pas de la maison qui m'avait vu naître , et par une tante qui résidait au village proche de Bissy .

Je décidais de rester tranquille en m'offrant un temps de repos , et d'en profiter pour me remettre en forme grâce aux oeufs , au lait , au fromage , aux pommes de terre , produits généreux que l'on trouvait en abondance dans ma chère vieille province alors qu'ils faisaient cruellement défaut à Toulon où régnait le régime topinanbours rutabagas . Quelle différence , et comme l'air me paraissait plus sain plus pur ici .

Je ne me " distinguais " donc pas pendant cette période , me contentant de me consacrer aux retrouvailles avec mes cousins et les nombreux amis de ma famille .

N'ayant pas grand chose à faire , je me promenais souvent dans la ville , et jusqu'aux abords de la caserne Curial où étaient cantonnés des bersaglieri .

Ce qui m'attirais vers ce lieu était la malignité D'une bande de petits compatriotes de 10 à 12 ans qui se distraient , chaque fois qu'un soldat italien , coiffé de son superbe chapeau à plume , sortait de la caserne , à le précéder après s'être planté des plumes dans le fond du pantalon ( culottes courtes ) en criant : " Pianti , macaroni , mussolini , plume au vent , plume au cul " . Le militaire transalpin , toujours très élégant , essayait de conserver son calme et sa dignité , mais parfois ne pouvait s'empêcher de poursuivre , en général sans succès , les petits galopins qui disparaissaient dans les nombreuses traverses s'ouvrant sur les rues de la vieille ville .

Dans le fond , c'était pour ces gosses une certaine façon de faire de la résistance .

Nous étions en fin février 1943 . Mes " Vacances " ne pouvaient se prolonger . Il fallait que je prenne une décision . Mon intention était bien sûr de rejoindre les alliés mais je n'avais établi aucun plan . Dans mon imagination fertile et aventureuse , je me voyais déjà franchir la frontière espagnole , ou mieux , traverser la Manche en Kayak . J'allais choisir . C'est alors que le gouvernement de Vichy vint modifier mes plans . Il venait de promulguer les lois sur le travail obligatoire en Allemagne . " Le S.T.O. " . qui provoquèrent la création des premiers maquis , notamment en savoie , on en parlait à Chambéry .

Première chose , j'allais donc rejoindre l'un de ces groupes de " clandestins " , baptisés plus tard par la presse de Vichy " Réfractaires " , puis " Bandits et Terroristes " . Comme j'étais déjà " Voyou ces nouvelles dénominations ne me gênaient absolument pas .

Par des conversations de cafés ou d'épiceries , j'appris que ces premiers " maquis " étaient signalés dans le massif des Aravis aux environs de Thônes . Je décidais de me mettre en route pour cette localité qui , quoi que n'y ayant jamais vécu , tenait une certaine place dans ma mémoire familiale . Mon grand-père y avait été , aux débuts du siècle , pendant plusieurs années , comme capitaine , chef des douaniers de toute la région . Nous possédions de nombreuses cartes postales de cette époque , concernant des correspondances échangées et représentant cette localité et ses environs .

Je me préparais pour mon départ , mon sac tyrolien rempli de vêtements de rechange et de victuailles généreusement fournies par ma nourrice et par ma tante . J'emportais aussi une couverture militaire ( américaine ) datant de la guerre 1914-18 , que mon père m'avait donné lors de mon départ de Toulon . J'avais également placé au fond de mon sac le revolver modèle 1892 , ainsi que des munitions , que j'avais récupéré à la Tour Beaumont . . Je franchissais dans mon engagement un pas important . A présent , il n'était plus question de percer des pneu

ou de distribuer des tracts . Face à des adversaires , j'étais prêt à tirer et à tuer s'il le fallait .

J'aurais pu pour me rendre à Thônes , prendre la voie la plus simple , celle ordinaire consistant à aller en car jusqu'à Annecy et ensuite jusqu'à Thônes , mais je cherchais la difficulté , j'étais en guerre , un réfractaire , au maquis .

Je traçais mon itinéraire , bien sûr à faire à pied , par le massif des Bauges , et je me mettais en route . Première étape prévu Chambéry- Lescheraines .

J'arpentais vaillamment la voie tracée d'un pas sûr et régulier . Je me sentais libéré , fort , déterminé , viril . Quelle joie de progresser entre ces montagnes . J'éprouvais une grande impression de bien-être , d'indépendance , de liberté . J'étais maître de ma destinée . J'étais un coureur des bois , un outlaw , en guerre contre le pouvoir asservi et corrompu de Vichy . Je progressais dans ma terre , mais en même temps en territoire à libérer , occupé par l'ennemi . Les lois plus ou moins scélérates des vichystes , des valets soumis aux allemands , ne me concernaient plus . Je ne pouvais accepter la lâche passivité de l'Armée d'Armistice lors de l'occupation de la zone libre , le honteux , lamentable sabordage de la flotte , les ignobles lois et mesures antisémites , celles concernant le S.T.O. . La légalité , l'honneur , le devoir étaient ailleurs , auprès des alliés dans les jeunes maquis en formation . Dans le refus de toute forme de collaboration , dans le combat pour la future libération . J'avais définitivement franchi le pas . J'étais passé de l'autre côté , du côté de la résistance , la vraie , pas celle plus tard pléthorique de la libération . Je ne pouvais plus revenir en arrière .

Vers midi , je passais le col de Plainpalais dans la neige . Je m'abritais dans une grange pour prendre une petite collation , pain lard , tomme , du vin donné par ma tante et dont ma gourde était pleine . Ensuite , rassasié , je reprenais ma route .

Vers 17 heures , la nuit étant proche , j'arrivais à Lescheraines . Je traversais le chef-lieu de cette commune très étendue composée de nombreux hameaux et me mettais en quête d'un endroit pour passer la nuit . J'envisageais deux solutions , frapper chez l'habitant ou m'introduire discrètement dans une grange . C'est alors que je vis dans un croisement un panneau indiquant la direction d'un Chantier de jeunesse . Les Chantiers de jeunesse avaient été créés en zone dite " libre " , par le gouvernement de Vichy , pour remplacer le service militaire , mais étaient placés sous la dépendance du Ministère de l'Education Nationale . Tous les citoyens ( non juifs ) étaient tenus à l'âge de vingt ans , d'y effectuer un stage de huit mois . L'encadrement était fait par des " chefs " souvent anciens officiers ou sous-officiers d'active , tous plus ou moins " Maréchalistes " mais en règle générale , anti-allemands , et , en ce qui concerne les italiens naturellement méprisants , surtout en Savoie .

Pendant mon séjour à Chambéry , à l'occasion de mes promenades , j'avais eu quelques contacts avec des membres des Chantiers de jeunesse et mon impression était bonne . Ils comprenaient et pour la plupart approuvaient la position , le refus des réfractaires au S.T.O. et commençaient à se poser vraiment la question sur la conduite à tenir entre vichystes et néo-résistants . Je décidais donc de me présenter au poste de garde du camp pour demander l'hospitalité pour la nuit .

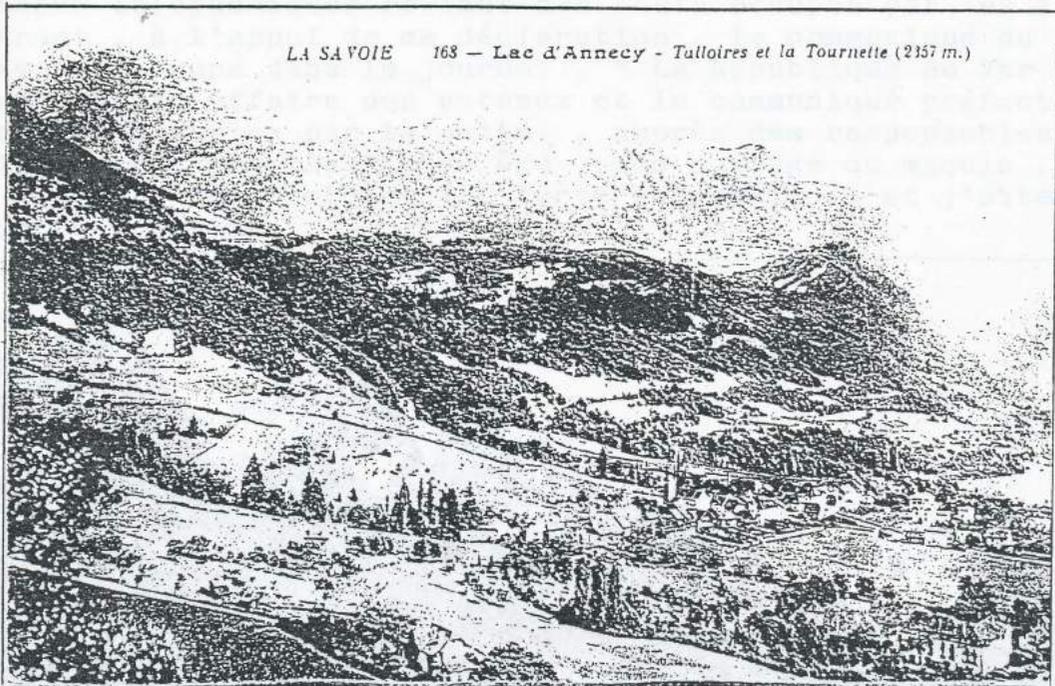
Tout se passa très bien . Je me vieillissais d'un peu plus d'un an , disant que j'avais 17 ans  $\frac{1}{2}$  , je racontais une vague histoire et j'étais hébergé sans problèmes dans une baraque chauffée où était désigné un lit et une paillasse . J'avais même droit auparavant à une collation substantielle .

Ces membres des Chantiers de jeunesse ressemblaient plus à des scouts qu'à des militaires ou des policiers , et moi , j'avais la même apparence . Et puis , en Savoie , en début mars , sous la neige à environ 700 mètres d'altitude , on ne laisse pas un voyageur passer la nuit à la belle étoile .

Le lendemain matin , après le jus accompagné de pain et de beurre , et après l'envoi des couleurs auquel je participais pour la première fois , et au garde-à-vous , je reprenais la route en direction d'Annecy . J'atteignais les rives du lac à Sévrier , et après une pause casse-croute , j'entrais dans la préfecture de la Haute-savoie en début d'après-midi . J'avais un point de chute dans cette ville . Le domicile d'un vieux douanier retraité qui avait été longtemps sous les ordres de mon grand-père et même , pendant plusieurs années , au moment de sa retraite , le concierge d'une maison de maître divisée en plusieurs appartements , que nous possédions route de Genève à Thononles Bains - Le Clos des Roses - Quoi qu'il n'ait pas été prévenu , et malgré l'effet de surprise , j'avais l'intime conviction d'être bien reçu chez lui . C'est d'ailleurs ce qui se passa . Je restais quelques jours chez monsieur B. , me promenant dans la ville , essayant de me renseigner sur les lieux d'implantation des premiers groupes de réfractaires . D'après certains échos , ils se situaient aux alentours de Thônes , entre le Grand-Bornand et Serraval .

Ayant constaté dans la ville la présence de nombreux soldats italiens , mais aussi , et plus inquiétant , de forces de police françaises , sans doute les premiers G.M.R. ( Groupes mobiles de réserve ) nouvellement créés par Vichy pour traquer les réfractaires. Policiers qui effectuaient des contrôles et des barrages , je décidais de ne pas emprunter la voie normale , la nationale 509 conduisant de Menthon St. Bernard à Thônes , mais de passer par la montagne .

Mon hôte qui connaissait bien la région m'approuva , d'autant plus que j'avais toujours mon revolver modèle 1892 au fond de mon sac . Il me suggéra de prendre des sentiers à partir de Montmin pour passer au pied de la Tournette et redescendre sur le col du Marais. Je risquais d'autre-part de trouver sur ce parcours des chalets d'alpage occupés par des " Réfractaires " ( le terme " Résistants " n'était pas encore employé ) . Après-tout , trouver des réfractaires , c'est ce que je cherchais . Le vieux douanier compléta mon équipement avec de solides chaussures de montagne et je pris la route à pied en direction de Montmin où il m'avait donné l'adresse d'un habitant à qui je pourrais m'adresser de sa part .



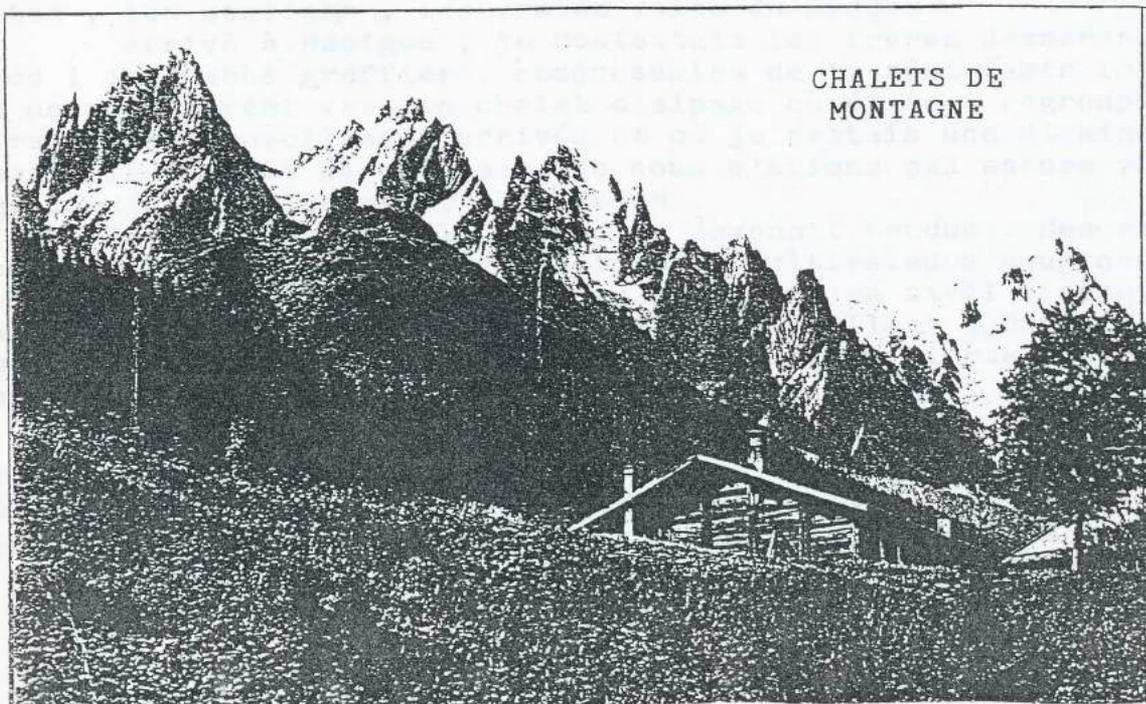
D'Annecy à Montmin , environ 25 Km. en passant par Talloires , le col de la Forclaz ( 1150 mètres ) pour arriver à Montmin ( 1100 mètres ) . Après Talloires , très jolie route de moyenne montagne à l'ouest la dépression du lac , à l'est le massif enneigé de la Tournette .

Je parcourais ces 25 Km. d'un bon pas et j'arrivais vers midi au col de La Forcaz où je m'arrêtais pour casser la croûte assis au pied d'un sapin dans un air vif et froid . Il ne me restait plus que quelques kilomètres à parcourir pour atteindre Montmin . J'y arrivais en début d'après-midi et je me présentais à l'adresse indiquée où je fus parfaitement reçu . Il est vrai que j'étais recommandé , mais en général les savoyards de la montagne étaient très hospitaliers envers les réfractaires au S.T.O. . Ce qui , entre parenthèse , n'était pas mon cas puisque , né le 24 avril 1927 , j'avais seulement 15 ans et onze mois , mais il y avait d'autres motivations pour passer à la Dissidence et mes compatriotes de Montmin m'offrirent sans s'interroger outre mesure , une très généreuse hospitalité .

Je passais la nuit chez mes hôtes , et le lendemain matin , mon sac tyrolien bien garni de provisions , et moi bien renseigné , je m'engageais sur un chemin de montagne en direction du col des Frettes situé à une altitude proche de 2000 mètres et dominé au nord par le sommet de La Tournette culminant à 2360 mètres . Le sentier était très pentu et accidenté , recouvert de neige en altitude , mais heureusement , la voie était marquée par des traces laissées par des montagnards qui l'avaient récemment emprunté .

Au bout de plus de quatre heures d'une progression pénible mais pour moi exaltante , j'étais en pleine forme , je franchis le col et amorçais la descente sur le versant opposé . J'arrivais à proximité d'un groupe de chalets , les chalets de Praxdzoré . De la cheminée de l'un d'eux s'échappait une colonne de fumée indiquant qu'il était occupé . En toute confiance , persuadé qu'il ne pouvait être habité que par des amis montagnards ou par des " réfractaires " , j'en poussais la porte et je me trouvais en présence d'un groupe de jeunes gens d'une vingtaine d'années se livrant à diverses occupations et groupés autour du feu . J'avais pensé juste . C'était bien des réfractaires au S.T.O. . Je me présentais , répondant à de nombreuses questions , ne cachant rien de mon âge et de mes motivations , racontant mon histoire depuis mon départ de Toulon . Anticipant peut-être en disant que j'étais recherché comme " saboteur " pour avoir scié des poteaux téléphoniques reliant des forts occupés par les italiens et montrant , à l'appui de ma déclaration , le communiqué du Préfet que j'avais découpé dans le journal , " La République du Var " du deux février . Cette affaire des poteaux et le communiqué préfectoral me furent très utiles par la suite , auprès des responsables , pour justifier malgré mon très jeune âge , mon passage au maquis .

Mon histoire fit forte impression , et j'obtenais un réel succès d'estime .



CHALET DE  
MONTAGNE

Je restais quelques jours dans ce chalet , participant à la vie commune . Mes nouveaux compagnons étaient d'origines et de professions diverses , des ouvriers , des étudiants , pour la plupart originaires de la région lyonnaise . Il n'y avait pas un seul savoyard parmi eux , moi mis à part . Ils étaient ravitaillés par les paysans de la vallée . L'ambiance était excellente , chaleureuse . Ces bandits ainsi les désignaient les autorités de Vichy , étaient de jeunes garçons honnêtes , volontaires et pleins de vie .

Mon but étant toujours de rejoindre l'Angleterre , je décidais de ne pas m'éterniser dans ce chalet et d'essayer , par une filière de la jeune résistance , de réaliser mon projet .

Première étape , rejoindre dans la vallée l'un des responsables du ravitaillement et de l'hébergement de mes compagnons , Monsieur Josserand , un paysan de Serraval .

Après avoir quitté mes amis , dévallant les pentes , je rejoignis par des sentiers de montagne le fond de la vallée .

Je passais d'abord par le hameau de Montaubert situé en altitude , ensuite , j'arrivais au col Du Marais où je m'adressais au cafetier , membre de la résistance . Il m'indiqua la route à suivre pour rejoindre la ferme Josserand où je fus admirablement reçu par le fermier , sa femme et ses enfants , filles et garçons , à peu près de mon âge . Je restais chez eux jusqu'en début avril , participant aux travaux de la ferme , vivant dans une chaude ambiance familiale .

Ne perdant pas de vue mon but , je me décidais tout de même à les quitter . Monsieur Josserand m'orienta vers Manigod , village proche et résistant dont la plupart des chalets d'alpage étaient occupés par des réfractaires .

Je rejoignis Manigod , situé à environ huit kilomètres à vol d'oiseau de Serraval , en empruntant des sentiers de montagne pour éviter la route départementale conduisant à Thônes de plus en plus surveillée par les italiens , les G.M.R. et aussi la milice qui commençait à se manifester .

Avril 1943 . C'était l'époque où les candidats maquisards réfractaires au S.T.O. , venaient des villes , de Lyon , de Valence , de Marseille , D'un peu partout , arrivant en nombre .

Ne connaissant pas la région , n'ayant pas l'habitude de pratiquer la montagne , ils suivaient les grandes routes et étaient une proie , un gibier facile pour les policiers français et les militaires italiens .

Pour ma part , j'aurais pu , étant donné mon âge , peut-être m'expliquer , trouver un alibi , si j'avais été interpellé , sauf que j'avais toujours au fond de mon sac mon revolver modèle 1892 et ses munitions . Et puis , je n'aimais pas les routes , je préférais les pistes , les sentiers , les vraies voies du maquis .

Arrivé à Manigod , je contactais les frères Josserand ( de Manigod ) et l'abbé greffier , responsables de la résistance locale . Ils me dirigèrent vers un chalet d'alpage où étaient regroupés des réfractaires nouvellement arrivés et où je restais une dizaine de jours . Il convient de préciser que nous n'étions pas encore vraiment organisés et pratiquement sans armes .

Dans la vallée , la situation devenait tendue . Des rafles eurent lieu suivies de quelques arrestations de cultivateurs soupçonnés d'aider les réfractaires . A Serraval , des policiers en civil , appuyés par des G.M.R. , ratissèrent systématiquement le village . Dans les chalets nous redoublions de vigilance et nous tenions en alerte , prêts à nous disperser dans la montagne .

Vers le 20 avril j'obtins l'autorisation de me rendre au Petit-Bornand où les maquis étaient mieux organisés . Je devais me présenter à la cure , à l'Abbé Jean Truffy , curé de la paroisse et l'un des principaux responsables de la résistance dans ce secteur .

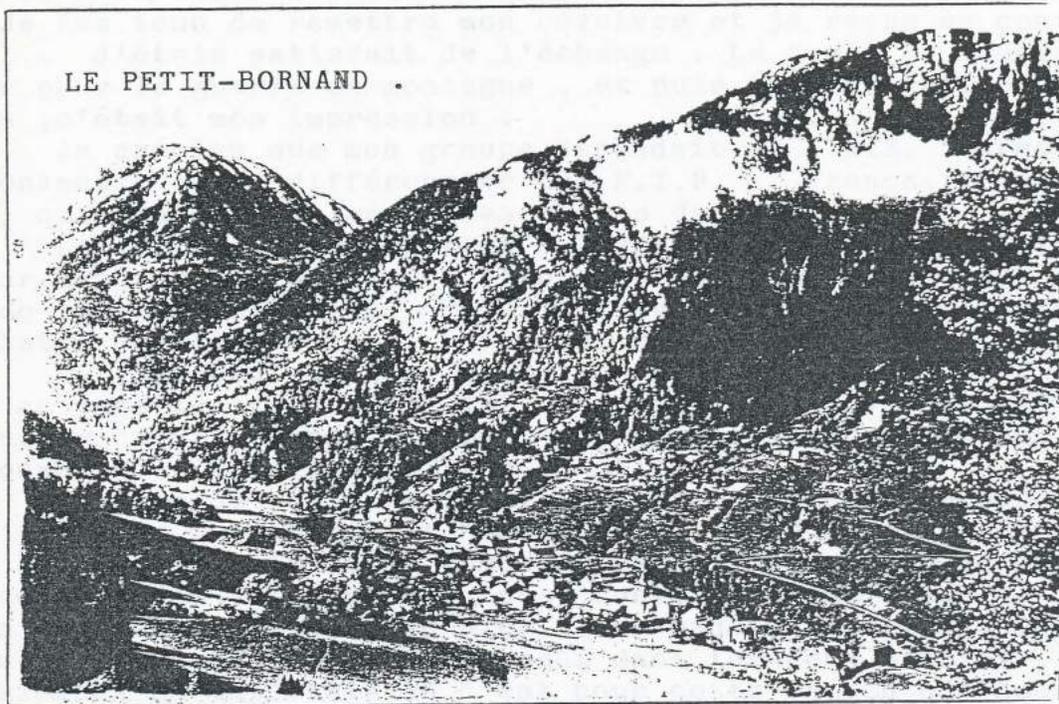
La route de Manigod au Petit-Bornand était longue , environ 25 Kilomètres par les routes normales que je n'avais pas l'intention

d'emprunter , d'autant plus qu'elles passaient par Thônes et Saint Jean-de-Sixt où se situaient des noeuds routiers particulièrement surveillés . Mais j'avais tout mon temps . Je mis deux jours pour atteindre le Petit-Bornand , utilisant des chemins d'alpage , passant une nuit dans un chalet .

Je dois le répéter , j'étais dans une forme parfaite , je trouvais mon aventure exaltante , j'avais la vocation d'un coureur des bois .

Arrivé au Petit-Bornand , je me rendis à la cure , je passais une nuit chez l'abbé Jean Truffly . Le lendemain , il me fit conduire dans un chalet de la Montagne de Domptaz où était regroupée une " Trentaine " .

LE PETIT-BORNAND .



UNE MONTAGNE .

" Montagne " , dans cette région des Aravis , désigne un alpage , une partie du massif . " Trentaine " correspond à un groupe organisé , une unité de maquisards groupés dans un chalet autour d'un " Chef " , en général un officier d'active passé à la " dissidence " . Chaque trentaine et divisée en sizaines .

La trentaine à laquelle je fus affecté était effectivement commandée par un officier et pourvue d'armement . Je passais des groupes de réfractaires se cachant dans la montagne aux maquis organisés prêts à l'action .

Nous étions disciplinés et recevions une formation militaire . D'autres groupes étaient installés un peu partout , dans les chalets avoisinants . Il y avait même , déjà , une trentaine sur le plateau des Glières qui domine le Petit-Bornand . Cette trentaine avait pour mission de recevoir les parachutages . Le premier avait eu lieu en fin mars . Je fus tenu de remettre mon revolver et je reçus en contrepartie un fusil . J'étais satisfait de l'échange . Le fusil me semblait mieux convenir pour la guerre en montagne , et puis cela faisait plus militaire du moins , c'était mon impression .

Je précise que mon groupe dépendait de l'A.S. , Armée secrète qu'il convenait de le différencier des F.T.P. , Francs-Tireurs et Partisans , qui avaient également des maquis dans la région .

Les F.T.P. , plus portés à l'action immédiate , étaient considérés par Vichy comme étant des " Bolcheviks " alors que nous , censés émaner de l'Armée Régulière , rebelles tout de même , bénéficions d'une très relative meilleure image auprès de ces autorités .

Ce qui voulait dire qu'en cas d'arrestation , un F.T.P. serait fusillé ou déporté alors qu'un A.S. pourrait être invité à se " repentir et à rentrer dans le droit chemin , par exemple en partant par un prochain convoi pour aller travailler en Allemagne .

En plus de mon arme , j'avais été entièrement équipé , habillé d'un uniforme de " Jeunesse et Montagne " . Les " Jeunesse et Montagne " étaient des groupements assez comparables aux Chantiers de Jeunesse mais acceptant des volontaires , des jeunes de 17 à 18 ans . Ils étaient habillés d'un uniforme de drap bleu . Les maquis ayant organisé des " descentes " sur ces camps , nombreux dans les deux Savoies , s'étaient approvisionnés en matériels et c'est pour cette raison que nous étions vêtus de la sorte . Cela faisait plus militaire et aidait à la discipline .

Je vivais mon anniversaire , mes seize ans , le 24 avril dans ma trentaine , et ce jour fut d'autant plus mémorable que les maquisards des environs de Thônes avaient pendant la nuit du 23 au 24 , hissé sur le mât de la Légion , situé près du monument aux morts , trois drapeaux , un français à croix de Lorraine , un anglais et un américain . Il manquait seulement le drapeau soviétique que l'A.S. n'avait sans doute pas trouvé .

L'effet fut très apprécié par la population thonoise , sauf par les rares indémodables légionnaires qui s'empressèrent , sous les regards ironiques des curieux , d'amener ces couleurs .

Ce " fait de résistance " n'avait pas été bien sûr programmé pour fêter mon anniversaire , mais il arrivait bien à propos .

Il fut très rapidement connu dans toutes les vallées et dans tous les chalets d'alpage . Pour ma part , je l'appris le jour même .

Je vais essayer de donner une idée de ce qu'étaient les maquis en avril 1943 dans le massif des Aravis .

Je ne peux pas donner un nombre , mais toutes les communes étaient concernées et toutes les " Montagnes " étaient occupées .

Mis à part quelques incorrigibles vichystes , il y avait dans cette région montagneuse de Haute-Savoie une véritable symbiose entre les maquisards-réfractaires et la population .

D'ailleurs , la plupart des " incorrigibles vichystes " , les plus engagés , avaient quitté les lieux et rejoint les unités organisées de la Milice .

Les relations étaient bonnes avec les paysans car d'une part la résistance était dirigée par des gens du cru dont des prêtres , et d'autre part les produits nécessaires à l'alimentation des maquis étaient payés soit immédiatement , soit par bons à présenter après la libération

En ce qui me concernait , je me considérais toujours comme étant de passage . Mon but était de rejoindre les alliés via l'Espagne J'avais une forme , une vitalité extraordinaire , et du fait de mon entraînement qui avait débuté sur les pentes du Faron , j'étais un crossman incomparable , un coureur d'alpages que personne ne pouvait égaler même pas les gas du pays , et encore moins ces " réfractaires " venus des villes qui s'essoufflaient à la moindre grimpe .

C'est pourquoi , à ma grande satisfaction , je fus utilisé comme estafette pour porter des messages dans les chalets voisins , même au Petit-Bornand . Nous n'étions pas équipés de téléphone et de radio . Je faisais ces liaisons au pas de course . Je galopais comme un chamois , et sans le moindre essoufflement . J'avais acquis la considération de mes chefs si bien qu'en début mai le lieutenant de notre trentaine me dit : " C'est d'accord , tu vas partir pour l'Espagne Bonne nouvelle , de toute manière , je serais parti avec ou sans autorisation .

Vers le 10 mai je recevais mon ordre de départ , je devais d'abord me rendre à Annecy , à un hôtel , je crois me souvenir qu'il s'agissait de l'hôtel de France , où je devais recevoir moyens et instructions .

Pour me rendre à Annecy , je passais par la montagne , Les Glières jusqu'à Thorens . Trajet de deux jours et j'arrivais à l'hôtel . Je fus mis en contact , dans un étage supérieur de l'établissement , avec des hommes d'environ trente ans , certainement responsables importants de la résistance , en civil mais ayant l'aspect de cadres supérieurs ou d'officiers , et je reçu mes instructions .

Je devais d'abord me rendre à Chambéry chez ma nourrice , madame Franceline Bondaz , 26 place St. Léger . C'est moi qui proposais cette adresse ayant garanti qu'il s'agissait d'une personne de confiance Je devais y attendre , date fixée , deux candidats au " voyage " qui viendraient m'y rejoindre . C'est moi qui serais le chef du groupe , j'avais parait-il le plus d'expérience . Je reçu une certaine somme d'argent pour les frais du voyage , une carte d'alimentation , une feuille de route d'Annecy au camp de Jeunesse et Montagne de Yenne , en Savoie , que j'étais censé rejoindre . A présenter à un éventuel contrôle entre Annecy et Chambéry . Quelques vivres sous forme de chocolat , boîtes de conserve ( sardines ) . Je reçu également une autre feuille de route pour le trajet du camp de Yenne à un camp de Jeunesse et Montagne des environs de Lourdes que j'étais également censé rejoindre . Ces feuilles de route , faux authentiques sur papier à en-tête et cachet de camp de Yenne . Arrivé à Lourdes , je devais contacter monsieur Bosquet , agent immobilier , qui devait nous prendre en charge . J'ai retenu le nom de monsieur Bosquet car j'avais dû le mémoriser .

Bien entendu , il n'était plus question de prendre les sentiers de montagne . Le voyage se ferait en car jusqu'à Chambéry , en train de Chambéry à Lourdes . Et j'étais en uniforme des Chantiers de jeunesse et Montagne .

Le trajet en car d'Annecy à Chambéry se fit sans problèmes pas de contrôle . J'arrivais chez Franceline , ma nourrice , toute heureuse de me revoir . Elle essaya en vain de me dissuader de poursuivre mon aventure . Le lendemain dans l'après-midi , date fixée , comme convenu mes deux compagnons d'évasion annoncés , se présentèrent . Pour le premier , pas de problèmes , c'était un employé , réfractaire au S.T.O. , je ferai avec . Le second se disant aspirant adopta une attitude hautaine , presque méprisante , voir arrogante . Il ne me plaisait vraiment pas . J'adoptais également un comportement rigide . Malgré mes seize ans , malgré la différence d'âge , c'était moi le chef



Il commença par me poser des questions : " C'est vous le responsable ? " " Par quels moyens allons-nous partir - Quelles garanties avons-nous - Quelle filière - Qui va nous faire passer ? " . Je répondis : " Nous partirons pour Lourdes par le train - En uniforme de Jeunesse et Montagne , vous devez le savoir - Arrivés sur place , j'ai des instructions une personne à contacter , c'est tout " . Il me répondit : " Ce n'est pas sérieux , dans de telles conditions , je ne part pas " . je rétorquais sèchement : " Très bien , si vous êtes hésitant , restez , c'est mieux ainsi , adieu monsieur " . Comme il saluait et se retirait je ne pus m'empêcher d'ajouter : " Je regrette , il n'y a pas de Wagons lits prévus pour l'Espagne " . Nous ferions donc le voyage à deux .

J'aimerais bien savoir ce qu'est devenu ce pédant qui s'est présenté un jour de mai au 26 place St.Léger à Chambéry pour partir avec moi en Espagne . Peut-être , est-il devenu général . Si l'émission " Perdu de vue " existait encore , je le ferais rechercher par curiosité .

Dès mon engagement dans " l'illégalité " , la résistance , après ce que j'avais vu du comportement de mes compatriotes - en particulier à Toulon - et ce que j'ai vu au moment de et après la libération j'avais adopté un principe qui pourrait être pour moi une devise : " Réciprocité " . Dans son application , et , excusez-moi , en le transposant en termes " populaires " , cela donne : " Plus brave que moi , tu ne trouves pas - plus con que moi , tu meurs " . J'ai en particulier pratiqué ce principe pendant les 33 ans de ma carrière policière - en tenue - étant selon le comportement des individus auxquels j'étais confronté , ou le plus accommodant , ou le plus impitoyable .

Mon Chef , toujours vénéré , le Général de Gaulle , avait justement dit : " Les français sont des veaux " . ( Sauf quelques exceptions confirmant la règle ) .

Le lendemain nous prenions le train pour Lourdes , voyage à l'époque long et pénible , dans des wagons archi-bondés . Des passagers jusque dans les toilettes . Nous avons changé de train une première fois à Marseille , il n'y avait pas de correspondance avant , une seconde fois à Toulouse . Mais voyage sans histoires . Un contrôle de police à Marseille , qui s'est bien passé , nos feuilles de route étant considérées comme régulières , Un autre contrôle par les allemands vers Narbonne . Voyant nos uniformes , ils ne nous ont même pas demandé nos papiers . Des collègues . La fraternité des armes , du moins des uniformes . Après vingt heures de trajet , une journée et une nuit de voyage , nous sommes arrivés à Lourdes en fin de matinée . Nous nous sommes immédiatement rendus à l'adresse de monsieur Bosquet , ce dernier ayant ses bureaux dans le centre ville . C'était un homme d'environ 35 - 40 ans , complet-cravatte , calé dans son fauteuil derrière un bureau chargé de dossiers . Bougeois bien nourri , content de lui . Nous nous sommes présentés comme venant de Haute-savoie et avons glissé le mot de reconnaissance " Escapade " . Ne manifestant aucune surprise , il nous a très rapidement demandé si , pour passer en Espagne , pour trouver un guide , nous avions de l'argent . Dans notre innocence , la pureté de notre engagement , du moins moi , notre désintéressement , c'était vraiment la question à laquelle nous ne nous attendions pas . J'ai répondu : " Non , nous n'avons pas d'argent , ou du moins très peu , environ 500 Francs " .- Monsieur Bosquet : " Dans ce cas , ce sera très difficile , repassez demain " . Nous : " mais , qu'allons-nous faire en attendant , ne pouvez-vous pas nous héberger ou nous faire héberger " . Monsieur Bosquet : " Ce n'est pas possible , allez à l'hôtel . Tenez , vous avez à proximité l'hôtel La Rose de Lourdes , allez-y de ma part , les prix sont modérés , vous serez bien reçu " .

Décidément , cet accueil était pour moi une déception et même un coup dur pour mon camarade bien moins aguerri . Les responsables annéciens étaient bien mal informés sur l'efficacité , la qualité de la filière à laquelle ils nous avaient adressé . C'était apparemment une filière FINANCIERE .

Que faire ? , attendre , voir , espérer .

Nous nous rendons à l'hôtel de La rose de Lourdes . Modeste hôtel pour pèlerins à revenus légers . Nous sommes toutefois bien accueillis . Nous prenons une chambre , y déposons nos sacs tyroliens et nous inscrivons pour les repas du midi et du soir .

Le lendemain matin , nous nous rendons à nouveau à l'agence de monsieur Bosquet que nous retrouvons bien calé , derrière son bureau dans son fauteuil ; " Encore rien . Repassez demain " . Nous sommes le 15 mai . L'Après-midi , nous nous risquons à visiter Lourdes et j'en profite pour chercher chez les libraires et les bouquinistes des plans de la région . Je prévois déjà que nous devons nous débrouiller tous seuls . Je trouve chez un bouquiniste un guide touristique concernant la vallée d'Ossau avec de nombreuses randonnées expliquées , trajets minutés , itinéraires très détaillés , cartes . Je l'achète . Si monsieur Bosquet fait défaut , nous passerons par cette vallée , ou plus exactement , ce massif .

Le lendemain 16 mai , nouvelle visite chez monsieur Bosquet encore rien . Ma décision est prise , nous partirons et tenterons le passage par nos propres moyens . Comment d'ailleurs faire autrement . Nous avons presque épuisé notre maigre pécule . Nous n'avons pas d'autres solutions que de reprendre la route . J'en entretiens mon camarade de plus en plus découragé . Très hésitant . Il ne se sent pas capable de tenter l'aventure , le passage , dans de telles conditions . Il refuse de me suivre et décide de reprendre le train pour la Savoie avec le peu d'argent qui lui reste , le mien venant compléter . Juste assez pour acheter son billet . Considérant son abattement , son manque d'énergie , de volonté , je juge qu'il est inutile , même préférable de ne pas insister . J'aimerais tout de même savoir ce qu'il est devenu . Je n'ai pas retenu son nom .

Je reviens sur les trois jours passés à l'hôtel de La rose de Lourdes . Nous prenions nos repas dans la salle commune . Toujours en tenue des Chantiers de Jeunesse et Montagne . A une table voisine , s'installait un allemand en uniforme , un habitué à l'air placide , débonnaire . Agé de plus de quarante ans , sans doute un réserviste , peut-être un douanier . Il cherchait à converser dans un français assez correct . Il voulait se rendre aimable . : " Que la France est belle - Quel beau pays que cette région - Maintenant , nous sommes amis - Vive le grand Maréchal Pétain ( dont le portrait figurait contre un mur ) - C'est mauvais la guerre - Moi , je suis de tel endroit - J'ai une femme et des enfants - L'un de mes fils est sur le front russe - Vivement que cela finisse " . Et il nous offrait un digestif ou une bouteille de vin , du Jurançon , je me rappelle , à boire en - semble .

J'insère cette petite anecdote dans mon récit pour montrer que tout n'était pas sombre , tragique , qu'il y avait de petits moments d'humanité , même avec nos ennemis , et que nous trouvions cet allemand , qui aurait pu être notre père , attendrissant et sympathique . D'ailleurs , en parlant d'ennemis , les pires pour nous étaient français , milice , e.t.c. .

Le 17 mai en matinée , après avoir quitté mon camarade , je reprenais la route à pied , mon sac tyrolien sur le dos , en direction de Pau avec l'intention , arrivé dans cette ville , de m'orienter sur la vallée d'Ossau .

A Lourdes , j'étais au pied des montagnes . Au sud s'étendait la chaîne des Pyrénées , imposante , impressionnante , et surtout protégée . Les allemands avaient établi sur toute sa longueur , d'une mer à l'autre , une zone dite " interdite " d'environ 30 Km. de large , étroitement surveillée et où seules les personnes munies d'un laissez-passer pouvaient pénétrer . Je comptais bien affronter , franchir l'obstacle , j'en avais la ferme volonté , mais pour commencer j'estimais stratégiquement logique de m'avancer par la zone certes occupée , mais non interdite , jusqu'à hauteur de la vallée d'Ossau , c'est-à-dire ,

jusqu'aux environs de Pau , après , j'obliquerais au sud .

Lourdes - Pau , environ 40 Km. Je marche d'un bon pas . Dans la soirée , je dépasse un village : Bordres , à moins de 10 Km. de Pau . Préférant ne pas entrer dans la ville de nuit , je décide de chercher un endroit pour dormir . Il fait encore grand jour . Pensant que les paysans béarnais sont aussi hospitaliers que leurs congénères savoyards , je me présente dans une ferme afin de demander l'hospitalité . Le fermier , sa femme ( supposée telle ) , son fils , hargneux , agressifs m'invitent à déguerpir - et vite-fait - La femme , véritable mégère me menace même avec une fourche à foin . Devant une telle démonstration je n'insiste pas . Vraiment , cette région ne m'est pas favorable . Je trouve un peu plus loin un hangar assez isolé où , enroulé dans ma couverture américaine , je peux m'abriter pour passer la nuit . Le lendemain , de bonne heure , je me remets en route et j'arrive à Pau en cours de matinée .

Je n'ai pratiquement plus d'argent . Je me trouve d'autre part un peu désorienté face au massif que je dois franchir pour atteindre l'Espagne . Un massif imposant et inconnu . J'aimerais bien , comme en Savoie , trouver un accueil et des aides , mais je suis à présent totalement isolé , aucune référence , aucun repère . J'ai bien mon bouquin , mon guide , je ferai avec , mais si possible , avant , à qui m'adresser en espérant un bon accueil . A un prêtre , pourquoi pas , je cherche une église . Le premier édifice religieux que je rencontre est le temple Protestant . Je ne suis pas inféodé aux dogmes . Adressons nous au pasteur . Je pénètre dans le temple , je trouve le pasteur et lui explique ma situation . Le pasteur NOUVELLON . Ce dernier me conduit chez lui où je suis admirablement reçu par sa femme et ses enfants . Un accueil spontané , chaleureux , familial . Après Monsieur Bosquet , après les paysans de Bordres , j'ai enfin frappé à la bonne porte . Le 19 mai je passe la journée chez le pasteur Nouvellon qui réfléchit sur le moyen de m'aider à progresser vers la frontière . Il contacte par téléphone un correligionnaire , le propriétaire de l'hôtel des Sports à Bielle et lui annonce discrètement ma prochaine arrivée .

Bielle est la dernière localité avant la zone interdite . Le 20 mai , de bonne heure , sac au dos , quittant mes hôtes qui m'ont généreusement approvisionné , je me mets en route pour Bielle , environ 30 Km. . A cette époque , il y avait très peu de circulation sur les routes . Quelques véhicules hippomobiles ou à moteur , ces derniers étant le plus souvent allemands ou de la gendarmerie . Les entendant venir de loin , j'ai , la plus part du temps , pu par sécurité , m'écartier de la route et me cacher à leur passage .

J'arrivais donc sans incidents , en cours d'après-midi , à l'hôtel des Sports où j'étais attendu et très bien reçu . Je n'ai pas retenu le nom du propriétaire de cet hôtel , mais j'ai appris après la guerre qu'il avait été fusillé par les allemands un peu avant la libération .

Il avait contacté pour m'aider à franchir la Zone interdite qui commençait juste après Bielle , un huissier de Laruns , Maître Grévoul , également protestant . Ce dernier qui avait un laissez-passer permanent vint me chercher le lendemain 21 mai , à bicyclette , en fin d'après-midi . L'Hôtelier m'avait prêté également une bicyclette et nous partîmes en direction de Laruns , localité située à environ huit kilomètres et seuil de la vallée d'Ossau .

J'avais pour consigne de rouler à quelques mètres derrière Maître Grévoul , et en cas de rencontre importune , patrouille allemande ou de gendarmes français , de garder un total sang-froid et de ne rien dire . Maître Grévoul , très connu , se chargeant éventuellement d'indiquer que j'étais son neveu .

Environ trois kilomètres avant Laruns , nous fûmes obligés de mettre pied à terre . Un troupeau de moutons d'environ 150 bêtes ,

se dirigeant vers Bielle occupait toute la largeur de la route .  
 A ce moment , venant de la direction de Laruns , une patrouille de  
 deux motocyclistes allemands fut contrainte de faire comme nous .  
 Les allemands poussant leurs engins essaayaient de dépasser le troupeau  
 En croisant Maître Grévoul qu'ils semblaient bien connaître , ils le  
 saluèrent et l'un d'eux me désigna d'un geste de la main . Maître Grévoul  
 répondit : " Il est avec moi " . Réponse jugée satisfaisante . J'avais  
 gardé un total sang-froid . Nous autres savoyards , sommes lents à nous  
 émouvoir . Mais j'avoue que j'étais loin d'être rassuré , me demandant  
 si mon aventure n'allait pas se terminer là .

Le reste du trajet se fit normalement et je fus très bien  
 reçu chez Maître Grévoul . J'y trouvais un garçon de 18 ans donc de  
 deux ans plus âgé que moi . Joseph Ronceray qui tentait également de  
 passer en Espagne . Il était originaire de la plaine de la Beauce ,  
 des environs de Pithiviers et avait des raisons de fuir la police fran-  
 çaise et la gestapo . Après maintes épreuves , il avait dû sauter d'un  
 train en marche près de Perpignan pour éviter un contrôle des policiers  
 allemands et français qui collaboraient fraternellement , après des  
 jours d'errance , il avait fini par aboutir chez Maître Grévoul .

Garçon de la plaine , il n'avait aucune expérience de la  
 montagne , il fut donc décidé que ce serait moi , quoi que le plus  
 jeune , qui serait le responsable de la suite de l'expédition .

La journée du 22 mai se passa chez Maître Grévoul qui  
 nous expliqua sur une carte et sur mon guide le trajet à suivre et le  
 23 au matin un paysan nous conduisit hors du village jusqu'à un sentier  
 de montagne bien indiqué sur mon guide .



#### LARUNS .

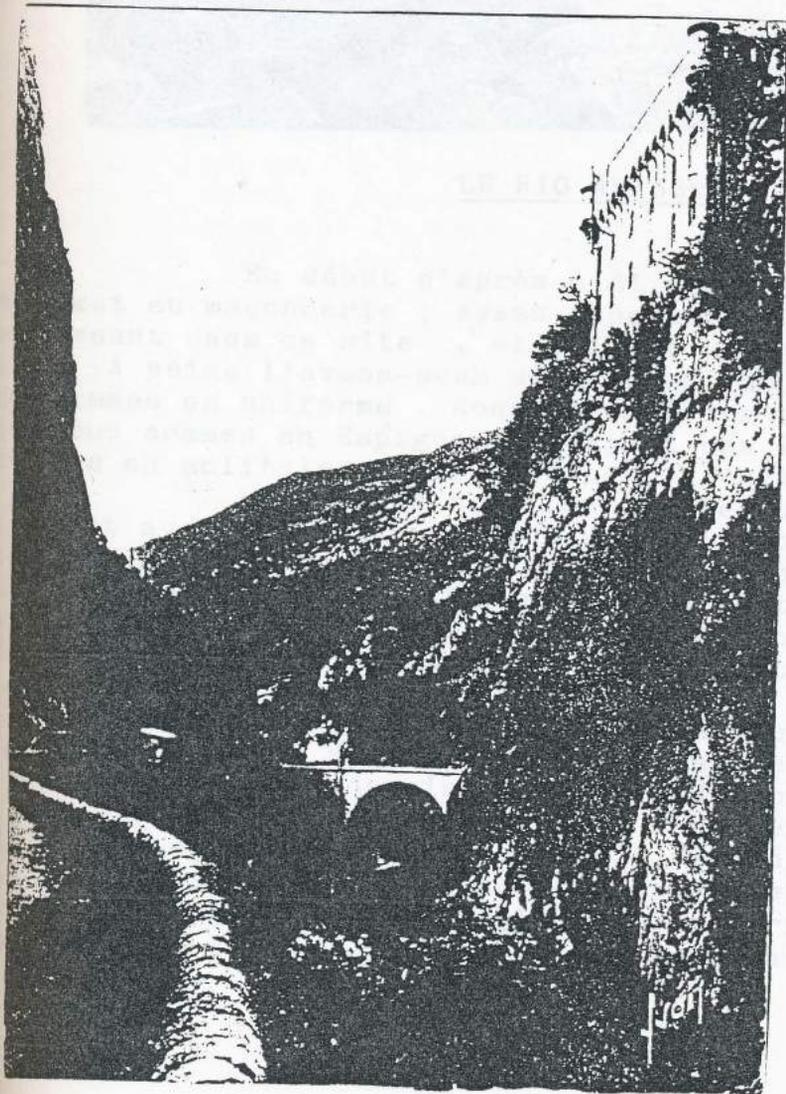
Mon intention était de m'écarter le plus possible des  
 voies faciles , des grands sentiers de randonnée , et de tracer mon  
 itinéraire en plaine montagne pour éviter les surprises et afin que  
 nous puissions nous enfuir , nous cacher , dans le cas où nous aper-  
 cevrions au loin une patrouille , une présence suspecte . J'avais

une boussole et puis je savais me diriger sur le soleil . Je comptais donc passer au pied du pic du Midi d'Ossau qui culmine à plus de 2800 mètres . Rien pour un savoyard . En pénétrer en Espagne par les crêtes entre les cols du Somport et du Pourtalet . Nous progressons dans une nature magnifique , et surtout , nous avons une profonde impression de liberté . Mon camarade , mal préparé à la marche en montagne souffre , mais je ne lui laisse pas de repos . Quant à moi , je suis dans une forme superbe . Dans la soirée , alors que nous atteignons les lacs d'Ayous , à environ 2000 mètres , nous nous arrêtons pour nous restaurer et nous installons dans un abri sous roche pour passer la nuit ; moi enroulé dans ma Couverture américaine ramenée par mon père de la guerre 1914-18 .

Le lendemain 24 mai à l'aube , nous constatons que la neige est tombée en abondance . D'autre-part , nous sommes entourés d'un épais brouillard limitant la visibilité à quelques mètres .

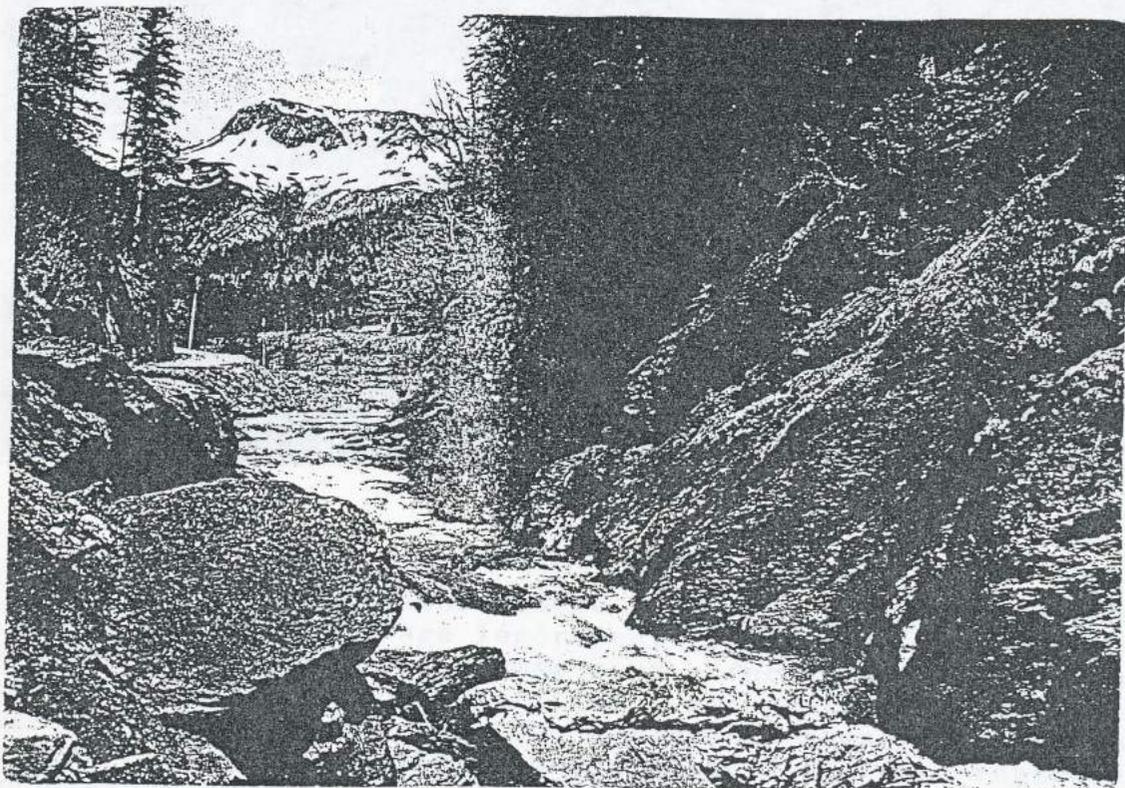
Mon camarade est très fatigué . Enfin , il me paraît difficile de progresser dans ce brouillard impénétrable et de franchir les crêtes frontalières culminant à près de 2500 mètres , hors sentiers , en pleine roche .

Je décide donc de descendre en direction de la vallée d'Aspe pour chercher un passage plus facile . Nous retrouvons une bonne visibilité , la descente est assez rapide , je la mène à un train soutenu . Vers midi , nous arrivons au dessus de fort du Portalet . Nous traversons les gorges du Pic d'Enfer et trouvons une voie pour gravir la pente opposée . En soirée , nous arrivons à près de 2000 mètres d'altitude et trouvons un chalet inoccupé pour nous abriter . Bonne surprise . Les montagnards ont laissé pendre dans ce chalet plusieurs jambons , comme si c'était pour nous . Je veux croire que c'était réellement à l'intention des évadés passant par là . Affamés par notre randonnée , nous y taillons de larges tranches et nous endormons ensuite le ventre satisfait .



LE FORT DU  
PORTALET

Le 25 mai à l'aube , nous nous remettons en marche . Il y a un peu de neige , mais le ciel est dégagé et la frontière toute proche . Nous la franchissons au col d'Arlet , à 2000 mètres d'altitude , vers 10 heures du matin . La descente sur le versant espagnol est rapide . . Nous arrivons au fond d'une vallée où coule un torrent près de sa source , le Rio Aragon . Nous progressons rapidement le long de ce torrent dans un site superbe , désert et sauvage .



LE RIO ARAGON .

En début d'après-midi nous passons à proximité d'un bâtiment en maçonnerie , assez imposant , isolé dans cette montagne , surprenant dans ce site , et qui est un poste avancé des gardes-Frontière . A peine l'avons-nous dépassé que nous sommes interpellés par des hommes en uniforme . Nous obtempérons aux sommations , sachant que nous sommes en Espagne et n'ayant pas la prétention de traverser ce pays en solitaires pour rejoindre l'Angleterre .

Les gardes nous font entrer dans le bâtiment , nous traitent avec correction , nous donnent à boire et à manger , et certains parlant français discutent avec nous sans que ce soit un interrogatoire . L' soir , ils nous enferment dans une pièce d'où nous aurions pu nous évader si nous l'avions voulu , où se trouvaient deux lits avec paillasses et où , après cet accueil débonnaire , nous passons une nuit abominable , sans pouvoir fermer l'oeil . Le local est envahit par les punaises qui , dans l'obscurité , se parachutent , tombent en grappes sur nos visages et sur nos mains .

Le lendemain , 26 mai , de bonne heure , nous partons à pied par un sentier de montagne , escortés par deux gardes , vers le village espagnol le plus proche , situé à environ 15 kilomètres : Heccho . Nous sommes conduits à la mairie et remis au garde-champêtre qui nous enferme dans une cellule - réservée aux ivrognes et occasionnels perturbateurs - située au rez-de-chaussée du bâtiment .



HECHO .

Un soupirail assez large , protégé par des barreaux , donne sur la place du village légèrement surélevée par rapport au sol de notre local . A peine sommes-nous enfermés que des curieux , surtout des jeunes , garçons et filles , viennent nous observer . Certains servent d'interprètes . De nombreuses questions nous sont posées avec sympathie laquelle se matérialise d'ailleurs rapidement . Ces jeunes-gens nous portent des biscuits , des oranges , du chocolat , qu'ils nous passent à travers les barreaux . Nous sommes vite forcés de dire : " Merci , c'est assez " . Vers 13 heures , un copieux repas nous est apporté par le garde-champêtre , ainsi que deux matelats , des draps et des couvertures . . Nous sommes rassurés , tout commence vraiment bien en Espagne . Le soir , vers 20 heures , le Maire " L'al - cade " , se présente dans notre cellule et dans un excellent français s'excuse de devoir nous recevoir dans de telles conditions . Il ajoute " Je sais que vous n'êtes pas des bandits mais des jeunes gens honorables . Merci , Monsieur Le maire , nos compatriotes vichystes disent exactement le contraire . Le Maire ajoute : " Si vous me donner votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous évader , ce qui me causerait des ennuis je vous invite à partager le repas du soir chez moi " . Dans notre situation , nous n'en revenions pas d'un tel accueil . Qui aurait dit que les espagnols sont comme ça . Ils auraient mérité d'être savoyards . Nous avons donné notre parole et nous nous sommes retrouvés dans les appartements du maire qui n'étaient pas très loins , puisque situés dans un étage de la mairie . Cette soirée inattendue fut fort agréable et sympathique . Vers minuit , nous avons été reconduits dans notre cellule .

Le lendemain , 27 mai , vers 10 heures , deux gardes-civils arrivés par le car reliant Hecho à Jaca , la ville la plus proche , nous ont pris en charge . Nous sommes partis avec eux , dans le même car , parmi les voyageurs , à destination de Jaca .

Les gendarmes n'ont pas jugé utile de nous passer les menottes nous demandant simplement d'être raisonnables . Les voyageurs nous observaient avec sympathie .



# L'UNION DES COMBATTANTS



ANNÉE 1/97 - N° 106

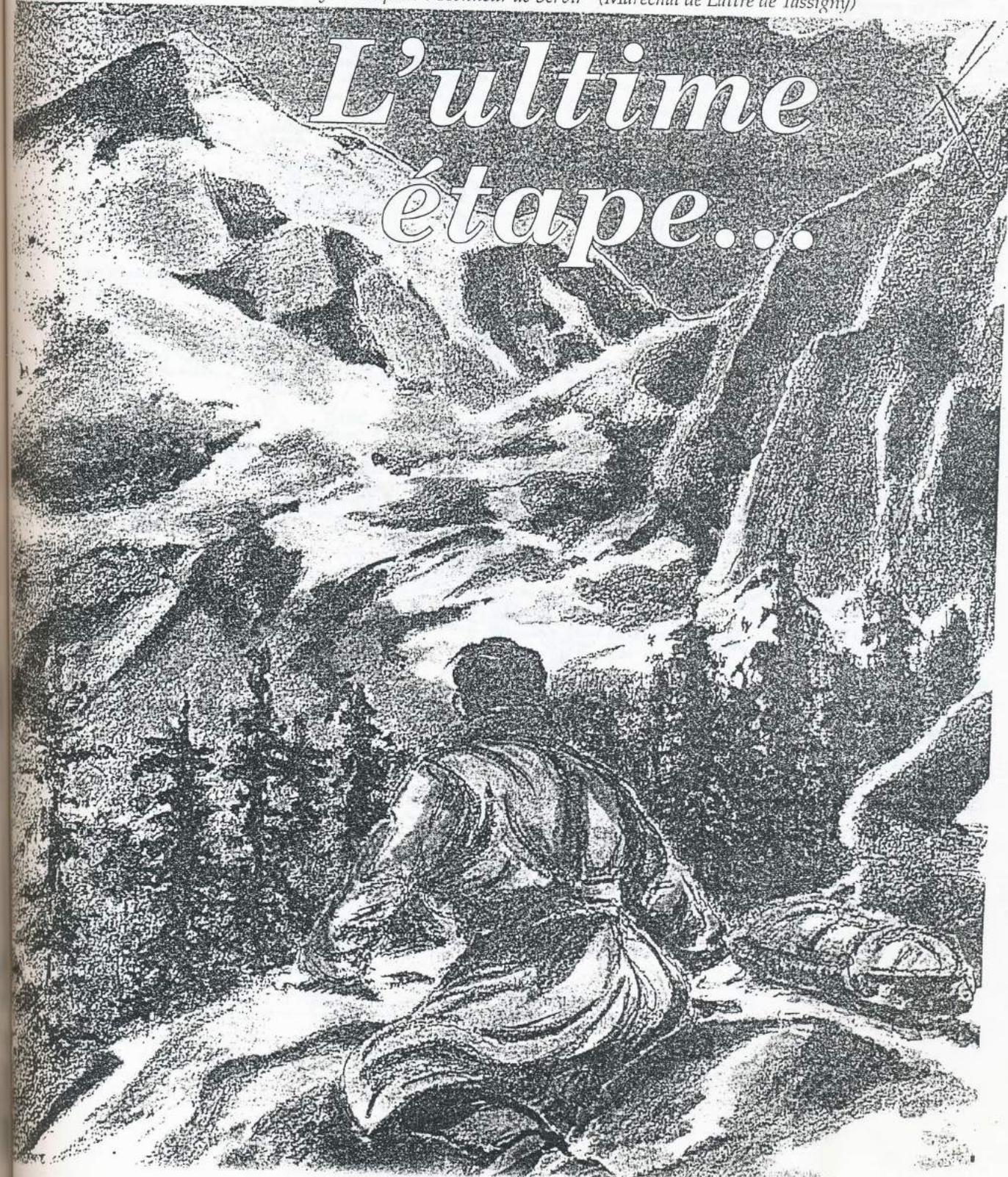
ANCIENNEMENT "LES ÉVADÉS DE FRANCE-MANANA"

PRIX : 15 F

*"La France, ce n'est pas le sang reçu, c'est d'abord le sang donné" (Romain Gary)*

*"Ils choisirent la périlleuse aventure des Pyrénées pour l'Honneur de Servir" (Maréchal de Lattre de Tassigny)*

## *L'ultime étape...*





Arrivés à Jaca , nous descendons à la gare routière et traversons la ville , du moins une partie , escortés par les deux " gardias-Civile " , l'un devant , ouvrant la marche , l'autre derrière , couvrant notre petit cortège , chacun le fusil à la main , c'est la règle . Les passants nous regardent sans curiosité particulière , sans doute habitués à ce spectacle .

Nous pénétrons dans un bâtiment militaire , le P.C. des Gardes-Civils et sommes introduits dans un bureau où un officier , assisté de quelques subordonnés , nous fait subir un interrogatoire courtois . : "Pourquoi êtes-vous parti de France ? " - " Pour rejoindre le général de Gaulle en Angleterre et participer aux combats pour la libération de notre Patrie " - " Par où êtes-vous passé ? " - " Par la montagne " - " Mais plus précisément , le lieu ? " - " Nous ne connaissons pas les noms de lieu , avec la boussole que j'ai sur moi , nous avons suivi la direction du sud " - " Avez-vous été aidé par des passeurs ? " - " Non , je suis savoyard , montagnard , je n'ai pas besoin de passeurs " - " Quel est votre uniforme ? " - " Celui des mouvements de Jeunesse et Montagne " - " Et votre camarade , où l'avez-vous trouvé ? " - " Du côté de Pau . Comme il est de la plaine , c'est moi qui ai fait le guide " - " Puisque vous êtes savoyard , comment êtes-vous venu de Savoie ? " - " En train " - " Des personnes vous-ont-elles aidé ? - " Pourquoi , nous n'en avons pas besoin " - " Pour votre âge , vous êtes courageux " - " Merci " .

Les gardes qui nous attendaient nous reprirent en charge et à nouveau , nous déambulâmes dans la ville jusqu'à un vieux château-fort , imposant , avec une porte monumentale sur le fronton de laquelle se lisaient les mots : " Prision del Partido " .

Nous avons compris , c'était notre futur hôtel . Présenté au greffe , nous fûmes fouillés , inscrits sur les registres , et je dois le dire , tout compte fait , très convenablement traités . On n'allait tout de même pas nous dérouler un tapis rouge . Ce traitement correct , même sympathique , était aussi dû à notre âge , j'avais 16 ans et mon camarade 18 , et à notre comportement de garçons bien élevés .

Je suis désolé de sans doute déplaire à certains de mes camarades évadés qui n'apprécieront pas que je dise que nous avons été relativement correctement traités - mis à part les punaises - Cela n'a pas , sans doute , été le cas dans toutes les prisons , mais en ce qui nous concerne , je suis bien obligé de dire la vérité .

Nous fûmes ensuite introduits dans la cour de la prison - la cour du château-fort - où étaient rassemblés environ 150 prisonniers , ces derniers se divisant en trois catégories de nombre à peu près égales et qui ne se mélangeaient pas : les drots communs , les prisonniers politiques espagnols et les évadés de France , en majorité français . Ces derniers étaient au nombre d'environ quarante . Immédiatement , nous fûmes entourés par ce groupe et pressés de questions : D'où venez-vous , e.t.c. .

La moyenne d'âge de ces évadés était d'environ 22 ans , quelques-uns plus âgés . J'étais forcément le plus jeune et cela me valut une réelle considération et un comportement paternaliste à mon égard .

La règle de la prison était la suivante . Les prisonniers étaient laissés toute la journée dans la cour de la prison . Ils ne passaient en cellule que la nuit . Les deux repas étaient pris dans la cour , préparés dans une roulante installée dans un coin de ce vaste espace . Le menu n'était pas varié , en général , riz le midi , riz le soir avec parfois un peu de viande et un bocadillo ( petit pain ) . La ration était à peu près satisfaisante , je n'ai jamais mangé autant de riz au gras de ma vie .

Le soir , à la tombée de la nuit , nous étions réintégrés dans les cellules . En réalité , pour nous Evadés de France , elles étaient constituées par deux étages du donjon du Château fort .

Nous nous retrouvions donc entre 20 à 25 par Salle - étage . Nous prenions les paillasses rangées le matin contre les murs et les dispositions à même le sol , ce qui fait q'allongés , nous occupions toute la surface du local , sauf un coin où était disposé un bidon dont vous devinez l'usage . Par discipline et hygiène , nous l'utilisions le moins possible , ayant dans la journée la possibilité de nous libérer dans les W-C de la cour .. Lorsque nous étions couchés , nous étions entassés , par rangées , comme des sardines en boîte , les pieds proches du crâne du voisin . Pour compléter cette généreuse " convivialité nous avions aussi comme autres compagnons de cellule , les cafards qui la nuit , pullulaient sous et sur les paillasses , et surtout , les punaises qui nous tombaient du plafond en bataillons parachutistes . Il était impossible de s'en protéger , donc de fermer l'oeil la nuit . Heureusement , je palliais à cet inconvénient en faisant , dans la journée , de longues siestes dans la cour de la prison .

Plusieurs meurtrières s'ouvraient à notre étage , mais il n'était pas question de s'approcher de celles qui donnaient sur la ville car des sentinelles , postées à cet effet , avaient pour ordre de tirer sur toute ombre qui se profilait .

Nous étions réunis en bonne compagnie . Un large échantillonnage de la société française , de l'ouvrier au conseiller d'état .

Le soir , après la soupe à la roulante , avant de rejoindre notre donjon , nous étions conviés à participer à la cérémonie des couleurs qui avait lieu dans la grande cour .

Un mâât était dressé où flottait le drapeau espagnol . Derrière , contre le haut mur avait été peint au pochoir un imposant portrait de franco . Le directeur de la prison s'avancait sur un balcon s'ouvrant sur le mur et dominant la cour . Tous les prisonniers , politiques , droits communs , évadés de France , étaient alignés sur plusieurs rangées face au mâât et au portrait . Des gardiens étaient placés entre les rangs , et au signal , alors que les couleurs étaient amenées , il fallait faire le salut fasciste en tendant le bras et crier en coeur : " Viva Franco - Viva Espana - Arriba espana " .

Je vais encore une fois heurter la civilité des personnes conformistes , bien pensantes , mais , excusez-moi , je dois avant tout placer mon récit dans son contexte réel , cerner au plus près la vérité . Pour ma part , je gueulais : " Merda Franco - Merda espana - merda espana " , ma voix se perdant , peut-être heureusement dans l'acclamation générale . Je n'avais rien contre l'Espagne , mais c'était pour le principe . M'imposer cela , il ne faut pas charrier , tout de même . En ce qui concerne le salut fasciste , j'étais bien forcé de tendre le bras , mais j'écartais mes doigts , ce qui faisait une série de " V " , les "V" de la victoire .

Certains de mes camarades tendaient le bras en tenant le poing fermé . Pour moi , encore traditionaliste et catholique savoyard , il n'en était pas question , par contre j'admettais volontier , d'ailleurs nous l'admettions au maquis , et aussi les alliés , l'opportunité d'une collaboration avec les communistes pour combattre les allemands et leurs dérisoires alliés italiens . Les pioulets , comme nous les appelions en Savoie . Décidément , le prétendu génie qu'était Hitler avait été bien mal inspiré pour former son " axe " . La branche italienne était , plutôt que d'acier , en pâte de guimauve . Je me souviens que mon père , vieux chablaisien et vieux combattant de 14 , disait au moment de l'armistice : " Si , nous savoyards , avions eu deux divisions de plus , nous aurions signé l'armistice à Turin " .

Dans le fond , mis à part les cafards et les punaises , nous n'étions pas maltraités en prison . Les gardiens , assez débonnaires , nous manifestaient même une certaine considération . Il faut rappeler , je l'ai déjà dit , qu'il y avait parmi nos camarades quelques " hauts personnages " , des officiers , des fonctionnaires s'évadant de vichy

pour rejoindre l'A.F.N. ou l'Angleterre .

Et puis moi , j'étais dur . Le confort était le moindre de mes soucis . Pour me définir à l'époque , j'étais tout en muscles et en volonté . Volontée orientée vers le but à atteindre , vers l'Angleterre et les F.F.L. .

Enfin , Jaca n'était pas le camp de Miranda que je n'ai pas connu . Et , il ne faut pas exagérer . Le camp de Miranda , tout détestable qu'il fut , n'était ni Gachau , ni Auschwitz .

Nous n'étions pas abandonnés par nos alliés . Le Consul d'Angleterre nous visitait ou nous faisait visiter chaque jour . Il y avait des consulats alliés dans toutes les villes frontières espagnoles le long de la chaîne des Pyrénées , précisément pour " comptabiliser " les évadés de France , et parmi eux les aviateurs alliés abbatués sur la France et ayant pu s'évader . En 1943 , le vent ayant tourné , Stalingrad , e.t.c. , les autorités espagnoles se montraient à l'égard de ces diplomates , très coopérantes .

Chaque soir , après le rata de la prison , nous avions donc droit à " La soupe du Consul " qui complétait avantageusement en calories notre ordinaire , et nous était servie chaude , apportée dans une énorme marmite . Je pourrais comparer ce potage à la Soupe au Pistou très appréciée des provençaux . Le basilic en moins , c'était à peu près la même composition .

Les espagnols les laissant accéder à la cour où nous passions nos journées , le lendemain de mon " hébergement " à la prison - château de Jaca , le Consul , son épouse et sa fille ( charmante ) à l'occasion de leur visite journalière , me firent appeler pour me féliciter et me dire : " nous vous ferons rapidement sortir " .

Le premier dimanche arriva . C'était un jour oecuménique . Un autel était dressé au fond de la cour , juste sous le portrait impérial et altier du général Franco et l'aumônier de la prison célébrait la messe . Nous étions tous obligés d'y assister , d'en profiter . Les catholiques bien sûr , mais aussi les juifs , les protestants , les quelques musulmans qui se trouvaient parmi nous , et surtout les " républicains " ( espagnols ) . Les gardes veillaient à la bonne tenue des " fidèles " pendant la cérémonie .

Une petite anecdote . Nous étions parfois utilisés pour diverses corvées . Un matin , je fus désigné avec deux de mes camarades pour broser et laver le plancher d'une pièce inutilisée du château . Ce plancher était composé de gros madriers multiséculaires . Un gardien responsable de la corvée , qui baragouinait le français , répartit les tâches disant : " Toi , le plus jeune , tu iras chercher l'eau avec un seau au robinet de la cour . Vous , vous frotterez , eau et savon liquide " . Confiant en des jeunes gens d'apparence si convenable , il ne jugea pas nécessaire de rester avec nous pour nous surveiller . Le garde ne m'avait pas précisé combien je devais porter de seaux d'eau . Esprit...frondeur...maléfique , je décidais de faire des voyages avec mon seau jusqu'à ce qu'il me précise le nombre . " Surtout obéir aux ordres . Etre discipliné . Je ne suis qu'un instrument , un prisonnier . Je ne pense pas , le gardien pense pour moi " .

Je portais un seau et le vidais dans la salle où mes camarades se mirent à broser . Je faisais vite un second puis un troisième voyage , vidant mes seaux .

Une mare commençait à se former dans la pièce car la porte y donnant accès était posée sur un rebord en pierre de taille de la hauteur d'une marche , et qui faisait barrage . Mes camarades " désespérés " m'interpellèrent : " arrêtes de faire l'idiot . Assez . Viens nous aider à éponger " . Je réponds : " Je regrette . J'ai ordre de porter de l'eau , je porte de l'eau , on ne m'a pas précisé le nombre de seaux . Et me voilà reparti , dévallant les escaliers en direction du robinet de la cour , pour ramener un autre seau . Mon comportement n'était plus de la provocation . Il devenait du sabotage . Il est vrai que j'avais

déjà de l'expérience en ce domaine .

L'eau avait fini par traverser le plancher et l'enduit du plafond de la salle inférieure qui servait de bureau administratif . Les gouttelettes d'eau dégoulaient sur les dossiers et sur la tête des employés . Qu'arrivait-il ? . Ce fut un branle-bas de combat . Le senior directeur fut alerté et , accompagné de gardiens et d'employés ( arrosés ) , se porta sur le lieu de mon exploit , jetant un regard perplexe , incrédule , sur la mare que j'avais formé .

J'arrivais avec un nouveau seau , et sans me laisser impressionner , en toute innocence , je m'apprêtais à le vider . Le bras énergique d'un gardien me retint . Mes deux camarades , faisant fi de " toute solidarité évadé " , me désignèrent du doigt : " C'est lui . Sous entendu : le responsable . Encadré , porté , par deux gardes , je conduis manu militari jusqu'au bureau du directeur qui m'interpella en excellent français : " A quel jeu jouez-vous ? " . Sans me démonter , en toute bonne logique , je répondis : " Aux dames , aux cartes , aux échecs Monsieur le Directeur " . - " Ne faites pas l'imbécile . Pourquoi avez-vous inondé la salle ? " - " Inondé la salle . Moi , Monsieur le Directeur . J'ai obéi aux ordres du gardien . Il m'a dit de porter des seaux . Il ne m'a pas dit combien " - " Mais , tout de même " - " Excusez-moi Monsieur le Directeur . Je suis étudiant . Je ne sais pas laver les salles . Chez moi , à Toulon , c'est la bonne qui fait ce travail . Et puis nous n'avons pas de parquets , nous avons des carrelages que nous lavons à grande eau " .

Ma bonne foi ne fut pas convaincante et j'en fus quitte pour quelque jours de cachot . Ce qui me permit de mieux connaître notre château-fort , me faisant descendre du donjon aux bas-fonds de la citadelle . Le Consul informé par mes camarades s'étant inquiété , je fus rapidement ramené dans la cour . . Coté positif , je ne fus plus utilisé pour les corvées par la suite . Raconter cette anecdote me procure toujours une satisfaction rétrospective .

Mon " exploit " avait eu des suites positives puisque , ayant provoqué l'intervention du Consul , quatre jours après ma sortie de cachot , le neuf juin , j'étais libéré sous contrôle est dirigé sur Madrid en compagnie de mon camarade Joseph Ronceray et d'un certain André Méchin .

Je me souviens du nom de ce garçon car il figure sur la feuille de route que j'ai encore , qui faisait office de laissez-passer et sur laquelle il était indiqué qu'arrivés à Madrid , nous devions nous présenter à la Direction Supérieure de la Police .

J'ai conservé ce document collectif car il m'avait été remis en tant que responsable de notre petite équipe .

Quoi qu'ayant à peine seize ans , alors que mes camarades avaient 18 ans , j'étais paraît-il le plus dégourdi et le plus décidé des trois . Décidément , je devenais un personnage remarqué .

Le matin du neuf juin nous sortions de la prison où j'avais passé seulement quatorze jours dont trois au cachot .

Nous fûmes accueilli par un collaborateur du consul qui nous servit à midi un excellent repas .

Ce collaborateur ( du consul - pas de Vichy ) , était un espagnol , photographe à Jaca où il avait pignon sur rue .

Il était marié à une française , une toulousaine laquelle avait une autorisation permanente pour venir régulièrement nous visiter en prison . Elle s'en-quérait de nos problèmes , de nos besoins , se dévouait pour les satisfaire , se chargeait par exemple , selon un code qu'elle avait élaboré , de correspondre avec nos familles .

Dans la soirée , nous prenions le train pour Madrid .

Le voyage se fit sans problèmes et le lendemain , arrivés dans la capitale espagnole , nous nous présentâmes à la " Seguridad " qui nous dirigea sur le Lycée Français passé à la " dissidence " .

Le Lycée Français était sous le contrôle de la France Combattante - A.F.N. - et de l'ambassade des Etats-Unis .

Des services y avaient été créés pour recevoir les Evadés de France , les diriger vers différents hôtels de Madrid loués pour les héberger .

Un magasin avait été également aménagé pour leur fournir tout ce dont ils avaient besoin : vêtements neufs , nécessaire de toilette , argent de poche .

Je quittais mes hardes , mon uniforme de " Jeunesse et Montagne " qui , après les épreuves du maquis et des Pyrénées , commençait à faire piètre figure et recevais en échange un superbe complet tout neuf : pantalon , veste , cravate , deux chemises , linge de corps chaussures et même une valise pour le rangement .

Le complet , la cravate , les chemises , ne m'avaient pas été donné à l'aveuglette , mais j'avais pu choisir , conseillé par de charmantes hôtesse , dans des rayons dignes d'un grand magasin .

Décidément , les américains , faisaient bien les choses . J'étais sapé comme un dandy .

Un hôtel me fut ensuite désigné , ainsi qu'à mes deux camarades . La pension Vaquero , 16 caillé Atocha , dans le centre de Madrid . Nous étions une trentaine d'évadés à nous partager les chambres de cet hôtel loué pour nous , et qui nous était uniquement réservé .

Il devait y en avoir une dizaine de semblables dans la ville . Dès notre arrivée , nous fûmes , bien entendu , pressés de questions par nos camarades déjà installés : D'où venez-vous - de quelle région de France - quelle est la situation là-bas - par où avez-vous franchi la frontière - comment - dans quelle prison avez-vous été incarcérés - e.t.c. .

Comme chaque nouvel arrivant , j'étais , ainsi que mes camarades , ce qui était naturel , l'intérêt du jour , et notre interview se prolongea tard dans la soirée . Accompagné de café , de bière , de digestifs , chacun selon ses goûts .

Les repas , pas obligatoires , nous étaient servis dans la salle à manger de l'hôtel . Nous devions , comme c'est normal , respecter les horaires du service qui était assuré par un personnel sympathique , stylé , dévoué . Nous étions devenus des clients considérés , de bon standing , payant bien , par l'intermédiaire de l'ambassade des Etats-Unis .

Nous avions retrouvé une totale liberté de circulation , étant seulement tenus de nous présenter une fois par semaine au commissariat du quartier . C'était les vacances bourgeoises , et comme nous étions en juin , à la belle saison .

Je profitais de cette liberté pour visiter Madrid . Je prenais le métro , je visitais les monuments , les musées - Le Prado . Je m'asseyais à la terrasse des brasseries . La population , les espagnols étaient très sympathiques , et le fait que je sois français n'y changeait rien , bien au contraire .

Notre hôtel était assez proche de la Plaza Mayor , assez comparable à la place des Vosges car entourée comme elle de grands édifices des 17ème et 18ème siècles , mais plus grande et de forme rectangulaire .

Les Espagnols vivent tard , surtout pendant la bonne saison . La Plaza Mayor était un lieu de prédilection pour les madrilènes qui venaient en soirée , jusqu'à minuit , s'asseoir sur ses bancs et se promener en famille dans ses allées . . Tous vêtus de façon irréprochable . Faisant régner sur le lieu une ambiance de bon ton , digne , décente , reposante .

Dès le premier soir , je me rendais Plaza Mayor et j'y faisais la connaissance d'une charmante jeune fille de mon âge , accompagnée par ses parents , élève au Lycée Français , Maria Del C. .

Pendant tout mon cours séjour à Madrid , nous fûmes

des amis inséparables . Le jeune Senor Frances était régulièrement invité dans sa famille . Il faut dire que je n'étais pas seulement " un réfractaire et un terroriste " ( selon Vichy ) . En général , j'avais plutôt l'aspect et les manières d'un beau garçon , très convenable , bien éduqué .

Maria fut pour moi une compagne gracieuse , agréable , cultivée . Que l'on ne se méprenne pas , nos relations furent toujours correctes , toutes de gentillesse et de délicatesse , ce qui faisait leur qualité et leur valeur .

Elle se montra une parfaite cicérone , et avec elle je visitais le musée du Prado , le musée Archéologique , celui de Las Descaljas Réales , des églises et beaucoup d'autres lieux .

Je conserve encore un souvenir agréable , charmant , de cette gentille amitié madrilène .

Un jour , peu après mon arrivée , juste avant le repas du soir , un attaché de l'Ambassade de France ( de Vichy ) , se présenta dans notre hôtel . Ce diplomate , très distingué , d'une parfaite assurance , se montrant convaincu de ce qu'il nous disait , inspirant la confiance , la sincérité , venait nous dire que l'Ambassade ne se désintéressait pas de nous et que ses services se tenaient entièrement à notre disposition . Entre autres , nous pourrions mettre un terme à notre aventure , peut-être irréflectie et nous faire rapatrier dans les meilleures conditions . L'Ambassade s'en chargeait . Le diplomate se référait de Son Excellence l'Ambassadeur , nous assurait que nous ne serions l'objet d'aucune tracasserie , d'aucune poursuite lors de notre retour en France .

Quel culot , quelle malhonnêteté , quel...infantilisme . Je le prouverai dans des lignes qui vont suivre .

Bien entendu , sa " prestation " ne suscita qu'une ironique et méprisante indifférence . Aussi de l'agacement chez certains . Le personnage se retira enfin sans qu'aucun de nous ne daigne se lever pour le saluer ou l'accompagner .

La visite de cet " attaché " m'avait donné une idée . J'étais à l'époque assez porté au défi , à la provocation envers ces gens de Vichy , ces " collabos " de plus en plus asservis à l'ennemi . L'Ambassade se tenait à notre disposition . Très bien , j'allais avoir recours à ses services . Le lendemain je m'y rendais , me présentais directement comme " évadé de France " , et me référais de la visite qui nous avait été faite . : " Vos services sont-ils à notre disposition , j'aimerais précisément m'entretenir sur ce sujet " - " de quoi s'agit-il , pouvons-nous vous renseigner " - " Non . Pas avec du personnel subalterne " - " veuillez vous asseoir , attendez " . Un employé se déplace et quelques minutes après , revient : " Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur va vous recevoir " . Je suis introduit par un huissier dans le superbe bureau de Son Excellence Monsieur François Piétri , Ambassadeur de l'Etat-Français à Madrid . . J'avais préparé une formule de politesse : " Mes civilités Excellence " , Mes respects auraient été de trop . L'Ambassadeur m'invite à m'asseoir et la conversation s'engage .

Je résume :

L'Ambassadeur : " Mais vous êtes très jeune , si votre intention est de rentrer en France , je vous assure que vous ne risquez aucune poursuite " . Moi : " Je vous remercie Excellence mais je suis très bien à Madrid . Les américains s'occupent de nous d'une façon parfaite . D'ailleurs je compte aller aux U.S.A. ou en Angleterre " - " Vous avez des parents , des relations dans ces pays " - " Oui ( et sortant un carnet de la poche intérieure de ma veste , je cite quelques noms et adresses ) mes parents ont effectivement quelques amis aux U.S.A. et en Angleterre , mais j'ai surtout l'intention de m'engager dans les forces du Général De Gaulle pour participer aux futurs combats . . Je ne voudrais pas arriver après la victoire " . Et j'ajoute avec un imperturbable aplomb : " Vous devriez faire comme moi , Écel -

lence " .Rien que ces mots que j'avais prévus , valaient pour moi le plaisir , l'agrément , la justification de cette visite . L'Ambassadeur me répondit très courtoisement : " Merci . J'y réfléchirai... mais pensez-vous que certains de vos camarades seraient désireux de rentrer en France " - " J'en serais surpris . Avec les alliés peut-être " . La conversation se poursuivit sur ma famille , d'où je venais ce que je faisais en France . Je fus très disert mais racontais ce que je voulais , en rajoutant un peu sur nos relations pour impressionner mon interlocuteur . Je mis même la conversation sur nos relations corses , ce qui enchanta l'Ambassadeur .

Comme il fallait que j'aborde la question du but de ma visite , je trouvais le prétexte financier : " Je n'ai pas la possibilité de faire venir des fonds de France . Les américains nous donnent bien de l'argent de poche , mais c'est assez limité . Votre " délégué " nous a dit que l'ambassade pourrait nous aider dans ce domaine " . L'Ambassadeur me tendit trois billets de 500 pesetas . C'était une somme relativement importante pour l'époque . Par contre , il me demanda de signer un reçu , ce que je fis bien volontier , les yeux fermés . Ce reçu a pu lui servir après la libération pour démontrer sa générosité envers les " Patriotes , Evadés de France " .

Nous nous séparâmes fort courtoisement . Je fus reconduit par l'huissier . J'avais le porte-monnaie garni d'un petit pactole pris sur les fonds de Vichy et que je comptais bien dépenser sans état d'âme et sans remerciements .

Dans mon entretien avec l'Ambassadeur j'avais fait état de nos relations anglaises et américaines , toutes d'excellentes situations , épouses de médecins , avocats , officiers , industriels . C'était tout à fait exact . Mon récit n'est pas enjolivé . Ma tante , ligne paternelle , avait terminé ses études supérieures en Angleterre et conservé des relations épistolaires , et selon la facilité des circonstances , de visites , avec certaines de ses anciennes condisciples

UNIVERSITY				OF OXFORD.	
<i>Marie Jeanne Camille Lacroix</i>					
born the	<i>21</i>	day of	<i>March</i>	in the year <i>1896</i> .	
passed the OXFORD SENIOR LOCAL EXAMINATION in the year <i>1914</i> ,					
at the	<i>Newport Convent</i>			Centre.	
under the Index Number <i>33</i> .					
The Candidate satisfied the Examiners in the following <i>five</i> Sections:—					
<i>Arithmetic,</i>					
<i>Religious Knowledge,</i>					
<i>English History,</i>					
<i>French with Distinction,</i>					
<i>Drawing.</i>					
<i>Henry J. Evans</i> SECRETARY TO THE DECEAN.					

J'avais donc , naturellement , pris quelques adresses pouvant m'être utiles lors de ma décision de rejoindre les Forces Françaises Libres .

Pour conclure sur cet " épisode " , je dirai que Son Excellence Monsieur François Piétri , Ambassadeur de France , représentant le gouvernement de l'Etat-Français à Madrid , considéré comme étant un personnage éminent , doublé d'un très distingué diplomate , tant pis si je dois choquer , était moralement pas très net et particulièrement malsain et hypocrite .

Ce personnage qui faisait semblant de porter une certaine considération aux Evadés de France , et qui , en juin pour notre groupe , leur envoyait des " émissaires " leur suggérant et leur garantissant un retour sans problèmes en France , écrivait un mois plus tard le 31 juillet 1943 , une lettre au Président Laval concernant précisément les Evadés de France .

Dans cette lettre , il se plaignait amèrement de l'invasion de : " ...jeunes gens qui cherchent à échapper à la mobilisation du travail ( euphémisme pour désigner le S.T.O. ) et parmi lesquels , à côté d'un petit nombre que guides sans aucun doute l'intention de se faire enrôler dans l'armée de Giraud .....se glissent par bandes entières les pires éléments : communistes , contrebandiers , francs-maçons , condamnés de droit commun , e.t.c. ....et dont la volonté affichée est de demeurer en Espagne....."

Le sieur Piétri n'hésitait même pas dans sa lettre à dénoncer les points de passage en montagne les plus fréquentés par les Evadés de France . Informations obtenues des autorités espagnoles .

Je m'abstiendrai de porter un jugement sur ce personnage , car il ne pourrait être que profondément péjoratif , et même plus . Amateur passionné d'histoire , j'ai eu connaissance de cette lettre il y a quelques années et j'avoue , et c'est le moins que je puisse dire , qu'elle m'a profondément indigné .

Contrairement à ce que pensait et écrivait , hypocritement car il ne nous le faisait pas dire en face , Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur François Piétri , les Evadés de France n'étaient pas les " pires éléments , repris de justice , désireux de se planquer en Espagne " . Ils rejoignirent en majorité l'A.F.N. ou l'Angleterre . Ils étaient au contraire les élites de la nation . Tous ceux en état de porter les armes s'engagèrent dans la 2ème D.B. et dans le Corps Expéditionnaire d'Italie devenu plus tard la Première Armée . Ils participèrent sur tous les fronts aux combats de la libération et 9500 y périrent , c'est-à-dire plus d'un sur trois .

L'intérêt qui me fut manifesté lors de ma visite à l'Ambassade n'est pas vraiment surprenant . Il s'explique par le fait que j'étais l'un des rarissimes , sinon l'unique Evadé de France en séjour à Madrid venant solliciter les services de notre " représentation nationale " .

Le 27 juin , des représentants de l'Ambassade des Etats-Unis et de la France Combattante se présentèrent dans notre hôtel à l'heure du repas du soir et nous informèrent que nous devions partir en convoi le lendemain pour le Portugal .

Nous devions être présents à 7 heures à l'estacion de Atocha , appelée aussi " Gare de Las delicias " .

Malgré les " délices " de la vie madrilène , nous n'étions pas mécontents de ce départ longtemps attendu , je croyais pour l'Angleterre , et dont l'aboutissement serait l'engagement dans les armées de la libération . C'était le vœux de beaucoup d'entre-nous , nous allions enfin pouvoir en découdre .

Le 28 au matin , nous nous retrouvâmes environ 600 , peut-être plus , réunis sur les quais de la gare , aussitôt encadrés par des gardias-civil et contrôlés par des responsables français et américains .

Nos camarades évadés étaient arrivés de partout . Des autres hôtels loués dans Madrid , mais aussi directement de diverses prisons espagnoles et surtout du camp de Miranda , camp d'internement où étaient regroupés plusieurs milliers d' Evadés de France dans des conditions particulièrement pénibles . Rien à voir , par comparaison , avec notre " villégiature " madrilène .

Le train qui nous attendait le long des quais était composé de vieux wagons de bois brinquebalants , il y avait même des wagons à bestiaux ou à marchandises en principe réservés pour les vivres nécessaires pour la durée du trajet , et les bagages ? ( nous en avions si peu ) . Tout compte fait , ces wagons qui n'étaient pas fermés , étaient plus confortables que les vétustes voitures de voyageurs .

Une fois nous embarqués , le convoi s'ébranla laborieusement dans des craquements de mauvaises planches et des cris de plainte de vieilles ferrailles et prit sa vitesse de croisière qui ne devait pas dépasser les 40 Km. Heure .

La distance qui nous séparait de la frontière portugaise était d'environ 400 Km. , nous mîmes pour la parcourir plus de trente heures car , s'ajoutant à sa lenteur , notre convoi était souvent stationné pendant une heure ou plus sur des voies de garage .

A ces occasions , les gardes-civils ayant une mission d'accompagnement plutôt " symbolique " , nous n'étions plus des prisonniers pouvant s'évader , mais des " libérés " en route vers la liberté , nous pouvions descendre des wagons pour nous dégourdir les jambes .

L'un de ces arrêts se fit en pleine campagne le 29 juin en fin de matinée , près d'une zone de marécages qui devaient être formés par le Rio Tajo ( Le Tage ) . . La chaleur était accablante sous un soleil de plomb , aussi , profitant de cette halte , nous mettan en slip , nous nous immergeâmes avec délice dans cette eau sinon pure , du moins bienfaisante .

C'est à l'occasion de ces arrêts , que les vivres nous étant distribués , nous prenions nos repas .

En cours d'après-midi , nous franchîmes enfin la frontière près de la ville espagnole de Valencia de Alcantara .

Notre convoi s'arrêta dans la première gare portugaise proche de la localité de Marvao . Une surprise nous attendait .

Une fanfare sur les quais nous reçut au son de la Marseillaise . Des personnalités portugaises saluèrent nos responsables et nous souhaitèrent la bienvenue . Des tables avaient été installées , harmonieusement dressées , et des jeunes filles en costumes folkloriques nous servirent une généreuse collation : Chocolat ou café au lait , brioches , croissants , e.t.c. .

Je n'oublierai jamais cet accueil , je n'en ai pas connu de tels , aussi spontanés , désintéressés , délicats , en France .

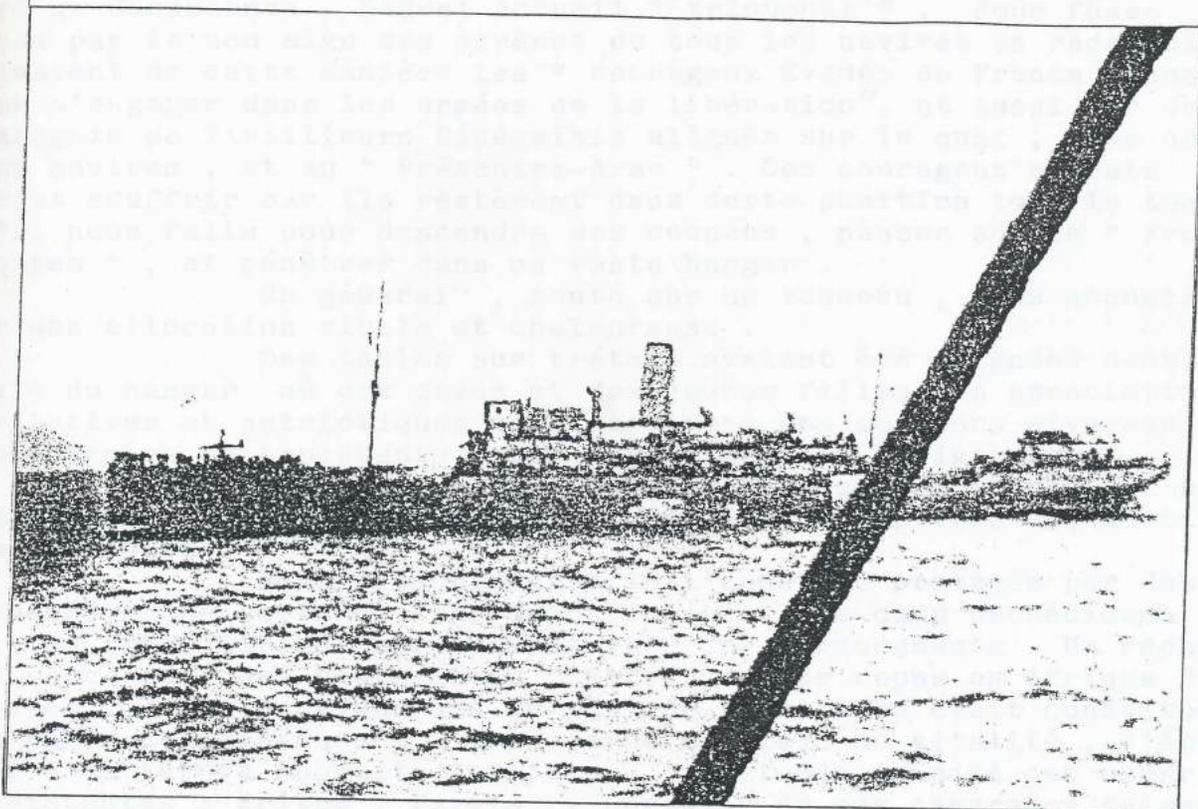
Nous ne pouvions pas imaginer une telle francophilie chez nos amis portugais . Nous étions la France aimée et respectée , la France libre et courageuse , pas la France soumise et rampante de Vichy .

Le voyage se poursuivit jusqu'à Setubal , port situé au sud de Lisbonne , dans des wagons confortables .

Dans chaque gare importante , le convoi s'arrêtait et un comité d'accueil nous attendait sur les quais avec des drapeaux français , et anglais et américains pour nous saluer et nous offrir des caissettes de boîtes de sardines , d'oranges et d'autres fruits . Aussi des boissons , des brioches et des croissants , et avec une telle abondance , que les couloirs des wagons étaient encombrés de ces caissettes , car rassasiés nous n'arrivions plus à consommer .

Le 30 juin au matin , nous arrivâmes enfin sur les quais du port de Sétubal . Deux cargos français qui nous attendaient étaient accostés , le Djebel Aures et le Sidi Brahim .

Le Sidi-Brahim



Nous fûmes divisés en deux groupes , moi dans celui qui devait embarquer sur le Djebel Aurès .

Un groupe d'officiers français se tenait en haut de la coupée qui avait été déployée et nous étions appelés nominativement .

A l'appel de leur nom , un sur vingt environ d'entre-nous posèrent des questions : " Où nous conduisez-vous ? , en A.F.N. ou en Angleterre . Qui représentez-vous ? , le général Giraud ou le Général De Gaulle . A la réponse donnée d'un ton sec : " Nous allons en A.F.N. " les interrogateurs répondirent : " Alors , nous n'embarquons pas , nous voulons aller en Angleterre " .

Je ne comprenais pas . Jusque là , je ne savais même pas si nous devions aller en Angleterre ou en A.F.N. , mais je ne voyais pas vraiment la différence . Dans mon esprit naïf et droit je pensais qu'au près des alliés il n'y avait qu'une armée française , qu'un seul commandement , que tous étaient unis , groupés autour du Général De Gaulle .

Je devais un peu plus tard , très peu de temps après , m'apercevoir de mon erreur , et à mes dépens , mais c'est une autre histoire .

J'embarquais donc avec mon camarade Roncerray sur le Djebel Aurès . Nous fûmes installés dans les cales qui avaient été aménagées pour nous recevoir avec des planchers superposés en bois .

Il paraît qu'auparavant ce bateau était destiné au transport des moutons .

Les deux cargos , Sidi-Brahim et Djebel-Aures , escortés par des navires de guerre français et anglais : Avisos , torpilleurs , mirent le cap sur Casablanca en prenant une route vers le large pour éviter les sous-marins allemands .

Le voyage dura trois jours dans des conditions de confort relatives , mais le rata était consistant et accompagné du traditionnel quart de vin . Nous n'en demandions pas plus .

Le quatre juillet en matinée , nous entrions dans le port de Casablanca . Nouvel accueil " triomphal " . Nous fûmes reçus par le son aigu des sirènes de tous les navires en rade qui saluaient de cette manière les " courageux Evadés de France venus pour s'engager dans les armées de la libération " , et aussi par une compagnie de Tirailleurs Sénégalais alignés sur le quai , face aux deux navires , et au " Présentez-Arme " . Ces courageux soldats durent souffrir car ils restèrent dans cette position tout le temps qu'il nous fallu pour descendre des coupées , passer sur le " Front des troupes " , et pénétrer dans un vaste hangar .

Un général , monté sur un tonneau , nous accueillit par une allocution virile et chaleureuse .

Des tables sur tréteaux avaient été alignées dans un angle du hangar où des dames et des jeunes filles des associations caritatives et patriotiques nous servirent des boissons diverses accompagnées de croissants , brioches , gâteaux , cigarettes .

Ensuite , embarqués dans des camions bâchés qui nous attendaient , nous fûmes conduits hors de la ville vers une destination inconnue .

Nous franchîmes enfin l'enceinte protégée par des barbelés d'une sorte de camp d'internement , le camp de Médiouna , où nous fûmes dirigés par groupes vers des baraquements . Un repas nous fut servi dans des bouteillons . Notre premier repas en Afrique Française libérée . Je me souviens que le plat de résistance était constitué par une purée de pois-cassés . Très jeune et plein de vitalité , j'étais doué d'un féroce appétit , et puis , j'ai toujours aimé ces nourritures consistantes : Frites , fayots . Certains de mes camarades faisant la fine bouche , j'en profitais et je crois bien que j'ai absorbé l'équivalent de trois ou quatre parts .

L'après-midi et toute la journée du lendemain , 5 juillet furent consacrés aux interrogatoires . Nous passions à tour de rôle devant des officiers ou sous-officiers , souvent gendarmes , qui nous posaient de nombreuses questions sur notre identité , notre famille , ce que nous faisons en France , la localité , la rue où nous habitons e.t.c.

Ayant satisfait à ce " questionnaire " , je reçus mon " Exéat " . Il me restait encore une formalité à remplir , à mon sens bien plus importante , signer mon engagement .

Il y avait à cet effet dans le camp , quatre bureaux , un pour les Corps-Francis d'Afrique , un pour l'aviation , un pour l'armée de terre et un pour la marine .

Je me dirigeais vers le bureau des Corps-Francis d'Afrique Corp-Franc , cela sonnait bien , me convenait tout à fait . Je fus reçu par un sous-officier qui me donna un formulaire à remplir , formulaire d'identité . J'inscrivis : Armand Lacroix , e.t.c. , né le 24 avril 1927 . A la lecture du document , le sous-officier tiqua sur la date et me dit : " Mais , tu n'as que seize ans , tu repasseras l'année prochaine . C'est ainsi que me furent refusées les glorieuses unités des Corps-Francis d'Afrique .

Je ne demandais pas mon reste , craignant de me faire diriger vers un camp de loubeteaux et quittais précipitamment le bureau Je réfléchissais avant de me diriger vers un autre : L'armée de terre , à la rigueur , mais dans quelle unité serais-je versé ? . L'aviation , N'ayant pas une formation de pilote ou de navigateur , je risquais de rester dans un service à terre . Restait la marine . On navigue , on ne se saborde pas tout le temps , et puis il y a les fusiliers-Marins .

Malgré le souvenir de Toulon , tant-pis , allons-y .

Je me présentais au bureau de la marine , remplissais le formulaire qui m'était tendu , mais en indiquant comme date de naissance 1926 , ce qui me faisait 17 ans et trois mois . Bon pour le service .

Et les papiers , me direz-vous , pour contrôler . Mais les papiers , nous étions censés les avoir perdu , c'est ce que je déclarais , quant à mon extrait d'acte de naissance : " je n'y ai pas songé en quittant la France . Demandez-le à Chambéry , ma ville natale "

Je fus dirigé sur le dépôt de Casablanca où je signais un engagement de trois ans et me voyais attribuer le matricule 128 CAS 43 .

Par la suite , je fus affecté comme matelot fusilier , au Régiment Blindé de Fusiliers-Marins , formé à Casablanca , unité intégrée à la 2ème D.B. et avec laquelle je partis enfin pour l'Angle - terre . Ensuite , débarquement de Normandie , libération de Paris , Campagne de France et enfin l'Indochine où je fus démobilisé le 17 septembre 1946 , en fin d'engagement , après - sans tenir compte du temps de résistance - 3 ans , 2 mois , 9 jours de service , presque tout en " Double Guerre " , âgé de seulement 19 ans et 5 mois , titulaire de 9 décorations militaires dont trois titres de guerre .

Pardonnez mon immodestie , mais devant tant de gens qui se vantent de tout et de n'importe quoi , il faut savoir se défendre , ne pas craindre de faire valoir ses mérites .

#### IL FALLAIT LE FAIRE .

Le récit de mon évasion dans le but de rejoindre les armées alliées : TOULON - CASABLANCA , est terminé

Armand LACROIX



Le Revest , le 18 août 1997

Ce récit constitue , modestement peut-être , mais tout de même , un témoignage d'histoire . Les personnes qui désireraient se le procurer peuvent me le demander au prix de la photo - copie .



PRISION PROVINCIAL DE HUESCA

DIRECCION



Núm. ....

DON FRANCISCO J. LEIS GUZMAN, SUBDIRECTOR DE LA PRISION PROVINCIAL DE HUESCA, DE LA QUE ES DIRECTOR DON LUIS GAVETE ARANDA,

CARTIFICO: Que según los antecedentes que obran en esta Prisión, aparece que el súbdito francés LUIS LABROIX, ingresó en la suprimida Prisión de Partido de Jaca, el día veintisiete de mayo de mil novecientos cuarenta y tres siendo puesto en libertad el día nueve de junio del mismo año.

Y para que conste y a petición del Sr. Consul Frances en Sabiñánigo ( Huesca ) expido la presente certificación con el Vº.Bº. del Sr. Director en Huesca a siete de junio de mil novecientos sesenta.

*[Handwritten signature]*



Vº.Bº. EL DIRECTOR

*[Handwritten signature]*

Vu pour la légalisation de la signature de M. Francisco J. LEIS sous-directeur de la Prison de Huesca, après à Huesca le 8 Juin 1960

P. Agent Consulaire de France



Nº de Rqta: 2. Recite 34	
QUITTE	NO
	DATE 8-6-60
TARIF	ART. 75
	(CBS. —)
	F. C. —
PERCU	Tous frais

*[Handwritten signature]*  
F. DESPORTES  
Saint-Sébastien  
apposé pour légalisation

*No 1135*

Vu pour légalisation de la signature apposée d'autre part de M DESPORTES Agent Consulaire de France à Huesca Saint-Sébastien, le 10. 6 1960

Le Consul Adjoint:

*[Handwritten signature]*

(Paul POLI)



COMMANDEMENT EN CHEF DES FORCES  
FRANCAISES en AFN et AOF

ETAT - MAJOR

N° 2.269

LETRE DE FELICITATIONS

Le Général d'Armée GIRAUD, Commandant en Chef, adresse ses félicitations à l'Apprenti radio LACROIX, Armand, du Dépôt de la Marine de CASABLANCA qui a quitté volontairement la FRANCE occupée par l'Armée allemande pour venir combattre dans les rangs de l'Armée Française en Afrique et libérer la Patrie.

A rejoint l'Afrique du Nord, malgré de graves difficultés qu'il a eu surmonter grâce à ses qualités de courage et d'énergie.

ALGER, le 24 Août 1943

Signé : GIRAUD

P.A. Le Chef d'Etat Major

Signé : .....

TOULON, le 30 Mai 1950

BUREAU MARITIME-DES  
MATRICULES DE TOULON

Pour copie certifiée conforme  
Le Capitaine de Vaisseau J. ALLAIN  
CHIEF DU BUREAU M.M. - TOULON  
O. LE BRET DE LA SECTION "D"

*Allain*

BUREAU DES DÉCORATIONS

# MÉDAILLE DES ÉVADES

Le SECRÉTAIRE d'ÉTAT AUX FORCES ARMÉES (GUERRE)

Enregistré au Secrétariat d'Etat aux Forces Armées (Guerre) sous le

certifie que Le Gardien C.R.S. L.A. C/R O-T X Armand, Louis,

NI2.612 S. Rémy, Camille - Cl. 1947 - Rgt de Casablanca - Mle 128

CAS 43 Dt Campagne Jammes les Gravettes, LE PRADET (Var)

a obtenu la Médaille instituée par la loi du 20 Août 1926, complétée par la loi N° 46-2423 du 30 Octobre 1946 (J.O. N° 256 du 31 Octobre 1946).

(Décret du 19 JUIN 1950 J.O. n° 146 du 21 JUIN 1950).

A PARIS, le 21 JUIN 1950 194

Le Chef du Bureau  
des Décorations,



AYANT MERITE CETTE DECORATION  
A 16 ANS, JE SUIS PROBABLEMENT  
L'UN DES PLUS JEUNES TITULAIRES  
DE LA MEDAILLE DES EVADES.

K 032015 - R.P.

Le Revest

49 ans après

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 43955

**CARTE DU COMBATTANT**

Office d'Office **DU VAR** Valable du 20.4.55 au 19.4.60

Délivrée à

Monsieur **LACROIX**

Prénoms **Armand Louis**

Domicile **Le Revest - 9<sup>e</sup> des hautes**

Né le **24 avril 1921**

A **Chambéry** Département **Savoie**

**BRAGUIGNAN** le 12 D. AVR. 1955

Le Président de l'Office, POUR LE PRÉFET DÉPARTEMENTAL

Le Titulaire.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL



AYANT MERITE CE TITRE A 15 ANS ,  
 JE SUIS PROBABLEMENT L'UN DES  
 PLUS JEUNES TITULAIRES DE LA  
 CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE  
 DE LA RESISTANCE .



MODÈLE N° 1.

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 532694

**CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RÉSISTANCE**

Office départemental d'Office **VAR** délivrée à

Monsieur **LACROIX**

Prénoms : **Armand Louis**

Domicile : **Le Revest (Var)**

Né le **24.4.21** à **Chambéry**

**BRAGUIGNAN** le 15. MAR. 1961 (95<sup>e</sup>)

Le titulaire, POUR LE PRÉFET DÉPARTEMENTAL

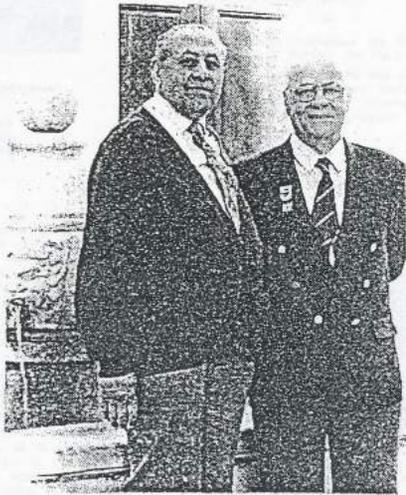
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHIEF DU SERVICE DÉPARTEMENTAL



## 49 ans après

Joseph Ronceray, de Pithiviers, et Armand Lacroix, du Revest, deux patriotes qui s'étaient évadés ensemble en 1943 viennent de se retrouver.



*J. Ronceray et A. Lacroix se sont retrouvés 49 ans après leur évasion.*

**P**ITHIVIERS mai 1943. Apprenti-boucher, Joseph Ronceray à 18 ans est désigné pour le Service du travail obligatoire en Allemagne (S.T.O.). Sans aucun papier, il s'enfuit à Châlons-sur-Marne chez des amis résistants. Puis il décide de sortir de France par l'Espagne. A la frontière franco-espagnole, un contrôle de la gestapo l'oblige à sauter du train. Il tente alors de passer la frontière à pied et rencontre un compagnon d'évasion.

Laruns, mai 1943. Armand Lacroix, 16 ans, a quitté Toulon pour rejoindre le maquis de sa Savoie natale. L'inaction lui pèse et, avec l'accord de ses chefs, il cherche à rejoindre les Forces Françaises Libres à Londres, via l'Espagne.

Il tente de franchir la frontière par le massif de l'Ossau. C'est alors qu'il rencontre Joseph Ronceray.

Après trois jours « de galère », ils réussissent à franchir à pied les Pyrénées pour se

retrouver... dans les prisons franquistes. Ils seront délivrés quelques mois plus tard grâce à l'intervention du Consulat américain et, du fait de leur jeune âge. Par le Portugal, ils arrivent au Maroc et s'engagent dans la 2<sup>e</sup> D.B., mais dans des unités différentes.

Leurs chemins vont alors se séparer, mais ils vivront chacun de leur côté la même épopée sans se revoir. Ce sera le débarquement de Normandie, la réduction de la poche de Royan, la libération de Paris et de Strasbourg, la campagne d'Allemagne, etc.

C'est Armand Lacroix qui, se souvenant de ce compagnon d'évasion, entreprendra des recherches auprès de l'Association des évadés de France et retrouvera Joseph Ronceray.

Les retrouvailles ont été fêtées, dimanche dernier, au Revest, dans la joie et l'émotion.

**M. SADOUL**



**Georges ELIET**  
 Commune de Saint-Fraimbault de Lassay (Mayenne)  
 93 ans (né le 16 décembre 1876)

**TITRES :** Croix de guerre avec citation  
 Médaille militaire - Médaille des évadés  
 Croix du combattant - Médaille Interalliés

Notre doyen ! C'est Georges Eliet né le 16 décembre 1876; il aura donc 94 ans à la fin de la présente année.

Sa liste d'honneur est composée d'un juré nonagénaire et de sept octogénaires appartenant à la phalange de nos vaillants camarades de 14-18 devant la liste desquels, avec émotion et respect, nous nous mettons au garde à vous :

- 81 ans - 23-10-89 : Marius Chardon, de Rennes (I.-et-V.)
- 82 ans - 2-8-87 : Georges Cagnaire, de St-Etienne (Loire)
- 84 ans - 22-7-86 : Henri Tessier, de Mortagne (Orne)
- 20-8-86 : Antoine-Lucien Ortoix, de Lyon (Rhône)
- 85 ans - 1885 : Henri Journe, de Tourcoing (Nord)
- 86 ans - 28-6-84 : Jules Gaugue, de Metz (Moselle)
- 88 ans - 19-6-81 : Albert Kitz, de Colmar (Haut-Rhin)
- 82 ans - 20-1-78 : Henri Duhamel, de Roubaix (Nord)



Notre benjamin ! C'est Jacques Biot né le 31 octobre 1927; il vient d'avoir 42 ans 1/2, battant de 25 jours son successeur immédiat.

Ses quatre dauphins appartiennent tous les quatre à la classe 47 et sont tous les quatre détenteurs de la Médaille des Evadés.

- Nous les citons :
- Raymond Maushart, né le 6 octobre 1927.
  - Robert Chassaniol, né le 18 août 1927.
  - Armand Lacroix, né le 24 avril 1927.
  - Alain Connan, né le 13 mars 1927.

Plus d'un demi-siècle sépare donc le plus jeune et le moins jeune des évadés de notre U.N.E.G. qui a également plus d'un demi-siècle d'existence, mais la motivation qui a fait adhérer à notre association était en 18 ou en 19 est la même que celle qui a poussé Biot à s'inscrire en 45 ou en 46.

Les ans s'écoulent, les guerres passent, l'esprit « évadé » demeure et (sans autres conflits relanceurs, espérons-nous) demeure.

Notre Congrès National 1970, comme tous l'avaient signalé, sera placé sous le signe de notre doyen et de notre benjamin.

Ce dernier nous a déjà fait part de son acceptation; il présidera la séance d'ouverture.

Hélas, notre doyen ne pourra être parmi nous en raison de son état de santé lui interdisant ce long déplacement.

Qu'il sache — et que cela soit doux à son cœur — que le vendredi matin 11 juin, ses camarades de 39-45 et de 14-18 réunis à Limoges lui dédicieront tout ensemble une pensée fraternelle.

De la lettre qu'il nous a adressée, imprégnée de haute sérénité, nous tirons les passages suivants témoignant que notre doyen, par son ton et par son style, est bien digne de notre U.N.E.G.

J'ai 93 ans. Du carré des anciens de 14-18, beaucoup manquent à l'appel, et quand je vois ces vieux brisards sur les journaux à l'occasion d'une manifestation patriotique, ce ne sont plus les costards que j'ai connus... Les années ont passé par là. Quand on se regarde dans une glace, on se fait peur et on ne se reconnaît pas... c'est la vie, il faut s'y résigner; elle est la même pour tous, encore bien heureux d'en être sorti sans trop de dégâts...

... Je suis de cœur avec vous mais je ne suis plus placé pour rendre des services, je m'occupe un peu dans le couloir, c'est tout; je suis croyant, c'est une grande force et du courage, je n'en ai jamais manqué... Je ne demande qu'à finir mon temps entre mes quatre murs où, comme un moine, je lis, j'écris, je médite et je prie...

... Je n'ai besoin de rien et me suffit à moi-même... Voyez-vous les associations comme la nôtre où l'on se serre les coudes, où on est en confiance, cela compte dans la vie, croyez-moi... Je ne suis plus en âge d'avoir des relations avec ma section de la Mayenne mais cela me serait bien agréable si je pouvais...

... Voilà tout ce que je peux vous dire, soyez heureux dans votre grande famille; être bon et vouloir du bien autour de soi, tout est là...

... Je ne demande plus que la tranquillité et la paix et quand mon heure viendra je quitterai le monde dans une stricte intimité pour une vie meilleure.



**Docteur Alain CONNAN**  
 Rhumologue  
 43 ans (né le 13 mars 1927)  
 2, rue du Docteur-G. Vinot  
 91 - Juvisy-sur-Orge

Entré dans la Résistance active en octobre 1943. Arrêté le 28-4-1944. Evadé du convoi de déportation vers l'Allemagne le 2-7-1944. Reprise du service dans la Finistère pour les combats de la presqu'île de Crozon.

**TITRES :**  
 Croix de guerre avec étoile d'argent.  
 Médaille militaire.  
 Combattant volontaire de la Résistance.  
 Interné résistant.  
 Médaille des évadés (c'est la plus belle d'ailleurs).

Signalons que notre « Avis de recherche » a suscité 72 candidatures, dont 57 postulant le titre très couru de benjamin.

Nous avons dressé la liste de ces 57 que l'on trouvera d'autre part aux fins de conservation dans les annales de l'Association; car Printemps de l'U.N.E.G. ils méritent d'être mémorialisés et mis à l'honneur.

Signalons aussi que nous avons découvert également, un peu par hasard, le benjamin des passeurs, Jean-Georges Strohl, qui lui aussi, en qualité de représentant de ceux auxquels tant de nous doivent la liberté, méritait d'être sacré et salué.

Remercions enfin, pour terminer, chacun de nos sympathiques compétiteurs qui ont, soit accepté (avec résignation) d'être peut-être le plus vieux, soit estimé (portés par un juvénile espoir) qu'ils pourraient être le plus jeune.

Nous citons ci-dessous les 57 évadés composant la Nursery de l'U.N.E.G.

Appelés (dans la norme des choses) à faire partie des derniers carrés nous comptons sur eux pour représenter et conduire l'U.N.E.G. dignement jusqu'au bout.

- 43 ans : Jacques Biot et ses 4 dauphins.
- 46 ans - 7-11-26 : Roger Bécud (Vendée).
- 7-8-26 : Robert Lucet, Nantes (L.-A.).



**Raymond MAUSHART**  
 42 ans 1/2 (né le 6 octobre 1927 à Colmar)  
 4, rue de la Brèaque à Toulon

Incorporé le 10-7-44 dans la Reichswehr et ensuite dans la Wehrmacht, évadé le 4 avril 1945, rejoint l'armée américaine, démobilisé le 17-5-45. Engagé « volontaire » dans l'armée de la mer le 28 août 1945 où il continue à faire carrière.

**TITRE :** Médaille des Evadés (décret du 5-5-48, - J. O. - du 9-5-48, page 4473).



**Robert CHASSANIOL**  
 Antiquaire  
 43 ans (né le 18 août 1927)  
 18 et 24, rue Armand-Gasté, Vire (Calvados)

Evadé de France par l'Espagne le 19-11-42. Interné au camp de Miranda. Adhère aux Forces Françaises Libres. Participe au débarquement de Normandie, à la libération de Paris, à la prise de Strasbourg.

Campagne d'Allemagne et d'Indochine.  
**TITRES :**  
 Croix de guerre.  
 Médaille militaire.  
 Croix de T.O.E.  
 4 citations dont 1 à l'ordre de l'Armée.  
 Croix du combattant.  
 Croix du combattant volontaire de la Résistance.  
 Médaille des évadés.  
 Officier de l'A.H.C.



**Jacques BIOT**  
 Chirurgien dentiste  
 89 bis, avenue Jean-Jaures, à Reims (Marne)  
 42 ans 1/2 (né le 31 octobre 1927 à Soissons)  
 Marié, 2 enfants

G.I.C. pensionné 100 + 3. Engagé le 1-4-44 dans les F.F.I. de l'Alsace. Arrêté par la Gestapo le 20-4-44. Déporté au Stutthof en juillet 44 (catalogue N. und Nebel). Déporté à Dachau en septembre 44. Evasion d'un Kommando le 27-3-45.

**TITRES :** Déporté résistant - Croix de guerre  
 Médaille militaire - Médaille des évadés (12278 S. - J.O. - 146 du 21-6-50)

- 17-2-26 : Raph Feigelson, Paris (Secteur Est).
- 45 ans - 30-12-25 : Roger Frey, Thionville (Moselle).
- 27-6-25 : Raymond Piedvache, Olonne (Vendée).
- 46 ans - 6-12-24 : D. Nordone, Sète (Hérault).
- 18-5-24 : L. Neuwirth, St-Etienne, Député Loire.
- 30-4-24 : Roger Muset, Caen (Calvados).
- 47 ans - 13-8-23 : Louis Kermorant, Annecy (Hte-Savoie).
- 15-7-23 : Fr. Quatresols, St-Chamond (Loire).
- 17-3-23 : Jean-André Hohl, Ban-St-Martin (Moselle).
- 46 ans - 20-7-22 : Ernest Krag, St-Etienne (Loire).
- 40 ans - 15-12-21 : Charles Lunzenlichter, Niederbronn (Als.).
- 21-9-21 : Pierre Porteviole (Vendée).
- 26-8-21 : M. Balon, 95 - Montmorency.
- 28-6-21 : Albert Tindall, St-Omer (P.-de-C.).
- 24-6-21 : Jean Laugustin (Meurthe-et-Moselle).
- 21-6-21 : Pierre Poumirou, Bordeaux (Gironde).
- 30-5-21 : Henri Balangué, Oloron-St-Marie (B.-P.).
- 3-5-21 : Thadée Szuplewski, Vichy (Allier).
- 20-4-21 : Pierre Barbary, Thoulerville (Eure).
- 18-4-21 : Victor Vion, Roubaix (Nord).
- 17-2-21 : Emile Marteau, Charleville (Ardennes).
- Lucien Ferrar, 91 - Ris-Orangis 1921.
- André Blonde, Tourcoing (Nord).
- 50 ans - 12-12-20 : Etienne Gaordas, Toulouse (Hte-Gar.).
- 21-9-20 : Henri Conan, Dreux (Secteur Est).
- 17-9-20 : Georges Caux, Cassel (Nord).
- 9-9-20 : André Gogne, Brest (Finistère).



- 11-7-20 : P. Guyot, La Chapelle-s/Loire (I.-et-L.).
- 11-7-20 : Pierre Chevalier, Flers (Orne).
- 13-6-20 : Ernest Giret, Laval (Mayenne).
- 9-6-20 : Emile Mesclat, Lille (Nord).
- 26-3-20 : Raymond Deletang, Chinon (I.-et-L.).
- 3-3-20 : Raymond Duval, Section de Bordeaux.
- 24-2-20 : Jean Taxis, Le Bouscat (Gironde).
- 23-2-20 : Georges Simon, Héric (L.-A.).
- 2-2-20 : S. Julien, Auxerre (Yonne).
- 8-1-20 : André Oudine, La Rochelle (Ch.-Mer.).
- 5-1-20 : Gilbert Lerocq, Demery (Marne).
- 1920 : Hugues Huiot (Doubs).
- 51 ans - 30-12-19 : Francis Guillaume, Rennes (I.-et-V.).
- 30-11-19 : Robert Tridon, Lille (Nord).
- 4-11-19 : Pierre Bourneuf, Alençon (Orne).
- 21-9-19 : Jacques Proumen, Grenoble (Isère).
- 3-7-19 : H.-M. Miezelle, Paris.
- 23-5-19 : Ernest Lucarini, Peone (A.-M.).
- 13-4-19 : Antoine Pocachard, Chamonix (Hte-S.).
- 1919 : Léon Cazenave, Tarbes (Htes-P.).
- 52 ans - 16-5-18 : R. Potdevin, St-Aubin-les-Forges (Nièvre).
- 53 ans - 6-12-17 : Clément Salinas, Châlebré (Aude).
- 28-11-17 : Villars Occra, Dracourt (Pas-de-Calais).

*Si vous n'avez pas fait ce que vous auriez dû faire le 15 mars pour les Handicapés physiques, faites-le avant le Congrès national afin qu'il puisse être dit à Limoges : « Les Evadés ont fait leur Devoir ! »*

POUR CONCLURE .

QUELQUES NOTES ET REFLEXIONS .

Vous pouvez voir en couverture l'insigne des " Evadés de France " . Il symbolise et représente les rubans des médailles des Evadés , des Internés-résistants et des Combattants volontaires de la Résistance . Le mot " MANANA " , en espagnol " demain " est celui que nous entendions tous les jours lorsque nous demandions à nos gardiens " quand allons-nous être libérés ? " .

LE COMPORTEMENT DES EVADES DE FRANCE . Il y a eu environ 33000 français évadés se France de 1940 à 1944 dont 460 femmes . 23000 , aptes à servir , se sont engagés dans les armées de la libération : 2ème D.B. , Première Armée , e.t.c. . Sur l'ensemble des évadés , 2600 seront abattus ou arrêtés et déportés en Allemagne par les Allemands et leurs complices français , lors de leur tentative de passage des Pyrénées 9500 tomberont au champ d'honneur pendant la campagne de France et environ 3000 , restés sous les armes , en Indochine .

Nous sommes donc loin des malhonnêtes informations que prétendit donner son Excellence l'Ambassadeur de France François Piétri dans sa lettre de 31 juillet 1943 adressée au Président Laval . Je cite : " Les évadés de France sont....par bandes entières les pires éléments.....communistes.....condamnés de droit commun , e.t.c. " . Et l'Ambassadeur , maître en duplicité , qui nous envoyait ses attachés pour nous faire dire que nous ne risquions rien si nous rentrions en France , et qui prétendait mettre ses services à notre disposition , signalais dans sa lettre les principaux points de passage empruntés par les évadés pour pénétrer en Espagne .

Triste personnage . Il est vrai que du coté de Vichy , par sectarisme haineux , servilité devant les maîtres allemands , nous étions catalogués : Voyous , terroristes , bandits ; moi , mes camarades glorieux combattants de la 2ème D.B et de la Première Armée même notre chef , le général Leclerc , évadé par l'Espagne .

Pas d'oubli , pas de révision pour l'histoire , pas de pitié pour ce genre de " Collabos " .

Si vous vous demandez pourquoi je m'intéresse tant au sieur François Piétri , jE vous réponds . Tout simplement parce que Ambassadeur de la France en Espagne il était la plus haute autorité représentant la France dans ce pays où passaient et séjournaient , en prison ou en liberté contrôlée , la majorité des Evadés de France . Parce que toutes les décisions , les positions qu'il pouvait prendre , les jugements et informations qu'il pouvait donner sur nous , engageaient totalement sa responsabilité et qu'il doit en répondre devant le tribunal de l'histoire .

---

Mon camarade Joseph Ronceray s'est engagé le même jour que moi , mais dans l'Armée de Terre . Il fut affecté dans un régiment de chars également intégré à la 2ème D.B. Il fit toute la campagne de France et d'Allemagne jusqu'à Bertchesgagen .

ET POUR FINIR , CE QUE JE SUIS DEvenu .

( Et deux anecdotes )

La vie des Evadés de France ne s'est pas arrêtée à vingt ans , sauf pour ceux , nombreux , qui sont morts sur les champs de bataille de la libération ou des guerres qui suivirent : Indochine , Algérie . Il est donc normal , qu'en quelques lignes , pour l'équilibre de ce récit , je dise ce que fut ma vie par la suite .

Mon temps d'engagement étant terminé , j'attendais mon rapatriement à la caserne Francis garnier à Saïgon mais la date de mon retour en France restait incertaine car de nombreux militaires et civils , bloqués pendant des années dans notre colonie d'Indochine , avaient priorité sur moi .

Un jour , le commandant du " Lieutenant Saint Louber-Bié " un cargo des " Messageries Maritimes " , se présenta à l'Amirauté signalant que suite à une forte rixe suivie de mort d'hommes une partie de son équipage avait été débarqué et emprisonné . Il lui manquait des matelots pour ramener le navire en France . Y aurait-il des marins démobilisables acceptant d'occuper ces fonctions ? . Je me portais volontaire et c'est ainsi que du service de " la Royale " , je passais à celui de la marine de commerce .

Arrivés à Marseille , le commandant satisfait de ma façon de servir , me demanda si je voulais rester à bord . Pourquoi-pas . j'acceptais et c'est ainsi que pendant presque deux ans j'ai navigué sous le pavillon de cette compagnie maritime faisant même un nouveau voyage en Indochine , mais cette fois ci comme matelot sur un navire transportant des Tirailleurs Algériens que nous avions embarqué à Oran .

LES ANECDOTES . A l'occasion d'une permission , les gendarmes vinrent m'appréhender à mon domicile . Je n'avais , paraît-il , pas répondu à une convocation pour le conseil de révision et j'étais recherché comme " insoumis " . Je n'avais pas mon livret militaire sur moi . j'eus beau leur dire que j'avais fais trois ans de service , débarquement de Normandie , campagne de France , Indochine , ils ne voulurent pas me croire me menaçant même si j'insistais , d'une procédure pour outrage à représentants de la force publique par déclarations mensongères . S'étant enfin décidés à se renseigner auprès du Bureau Maritime de Recrutement , ce qui fut long et laborieux , ils finirent par avoir la preuve que je disais bien la vérité et me " libérèrent " presque à regret . Je les comprends , ayant été moi-même policier , On crois avoir arrêté un coupable et il faut le relâcher . Temps perdu inutilement et surtout , mauvais pour le compte -rendu d'activité . Je ressentais dans leur attitude comme un reproche .. C'était pour eux une affaire qui foirait . Aussi , quelle idée d'avoir déjà fait trois ans de service à 19 ans , et de plus , dans la " dissidence " .

Seconde anecdote . Quelques jours après , je tombe sur d'autres gendarmes au Col de l'Ange , alors que je rejoignais mon navire qui se trouvait en radoub à Marseille , à bicyclette . N'étant astreint qu'à assurer une garde à bord , je faisais assez régulièrement le trajet Marseille - Toulon et retour à bicyclette plutôt que de prendre le car ou le train , tout simplement parce que j'étais sportif . Etant en short et en tricot de corps , je n'avais pas de papiers sur moi . Mes yeux bleus et mes cheveux blonds me firent remarquer , me donnant , paraît-il un aspect germanique . Il y avait des camps de prisonniers allemands à proximité . Malgré mes explications et ma parfaite maîtrise de la langue française , ces braves gendarmes croyaient que je pouvais être l'un de ces derniers s'étant évadé . Je devais avoir vraiment le type de l'évadé . je fus conduit à la gendarmerie d'Aubagne et gardé jusqu'à ce mon bosco ( Maître d'équipage ) prévenu par téléphone , vienne me chercher

attestant de mon identité et présentant mon livret d'inscrit maritime que j'avais laissé à bord .

En décembre 1948 , je passais avec succès un examen pour entrer dans la police . . Après un temps d'école , j'étais affecté à la C.R.S. 147 à Grenoble . Je devais servir pendant 33 ans , d'abord dans les C.R.S . avec lesquels je participais aux " opérations d'Algérie , ensuite dans les Corps-Urbains .

Je " récoltais " encore quatre décorations dont la Médaille des Belles Actions en Argent pour actes de Courage et de Dévouement .

Je prenais une retraite , je crois méritée , le 30 décembre 1980 après 36 ans de service ( s ) , armée et police , toujours faits en uniforme .

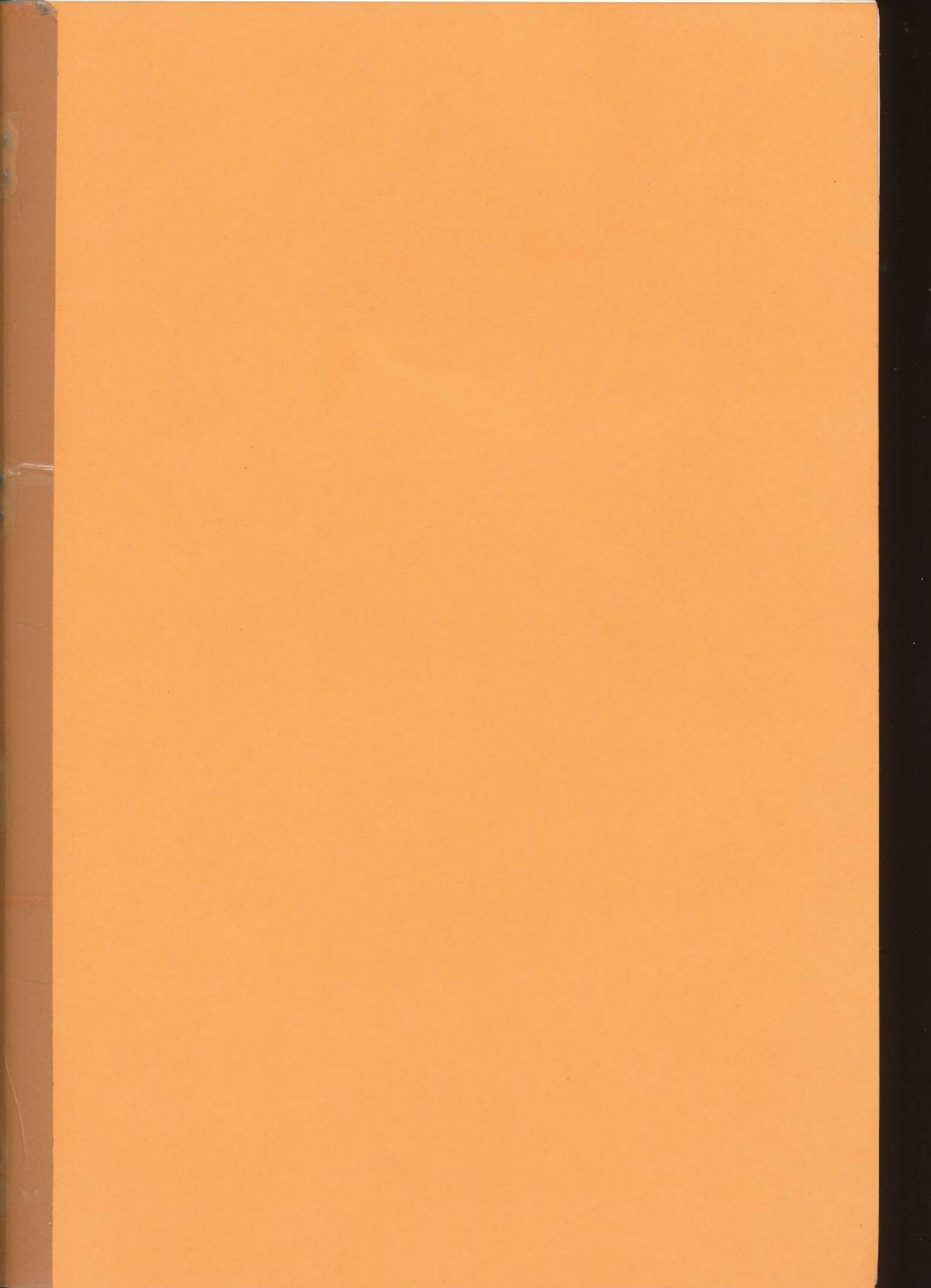
Ce document m'a été demandé par les associations des " Evadés de France internés en Espagne " et des " Evadés de Guerre " .

Il n'est qu'une goutte d'eau pure dans le déroulement de l'histoire , mais c'est précisément avec un ensemble de gouttes d'eau pure que l'on compose le breuvage de la Vérité Historique .

Je l'adresserai aussi à tous les Maires dont les cités sont concernées par mon récit . Que ce soit du fait des événements que j'y ai vécu ou dont j'ai été le témoin , ou parce que mon itinéraire m'a fait y séjourner . :

Le Revest Les Eaux		
Toulon .		
Chambéry .		Hecho
Annecy		Jaca
Thônes	<u>Et en Espagne</u>	Madrid .
Lourdes .		
Pau .	<u>Au Portugal</u>	Marvao .
Bordes .		
Bielle .	<u>Et pourquoi-pas :</u>	Vichy .
Laruns .		

IL FAUT SE RAPPELER .



Mr. A. LACROIX

Le Revant ce 2 novembre 1957

Madame Le Maire,

J'ai plaisir à vous adresser cette plaquette, un  
recueil me concernant mais ayant surtout un intérêt historique;  
trait à une période difficile de notre histoire

Du fait que je vis résident revantais  
depuis de nombreuses années, que les premiers événements  
de mon recit se sont déroulés à la porte de la vallée de  
Dorfenne et à Toulon, que ils concernent, pour l'époque  
d'après guerre le Revant, je pense qu'avec votre accord  
ce document révisé sur la demande de dirigeants  
d'associations d'Anciens Combattants, pourrait aussi être  
dans une archives communales pour "l'information" des  
générations futures

Je vous prie d'agréer,  
Madame Le Maire, l'expression  
de mes très respectueux hommages

